N° 48. SEPTEMBRE 1923.

LA VIE SPIRITUELLE

REVUE MENSUELLE

LES PRINCIPES ET LA PRATIQUE

Péché véniel et imperfection, obstacles à l'union divine

On ne saurait trop insister sur les divers obstacles qui empêchent en nous l'exercice des dons du Saint-Esprit. Le Père Lallemant, S. J., les a très bien notés dans son beau livre *La Doctrine spirituelle*, IV° Pr., ch. III, a. 3 : « On demande pourquoi la plupart des religieux et des personnes dévotes qui mènent une vie tiède, font si peu d'actes des dons du Saint-Esprit, vu qu'étant en état de grâce, ils les possèdent... On s'étonne de voir tant de religieux qui, après avoir vécu en état de grâce des quarante et cinquante ans, disant la messe tous les jours, et pratiquant tous les saints exercices de la vie religieuse, et par conséquent *ayant les dons du Saint-Esprit dans un degré physique fort élevé* et correspondant à cette sorte de perfection de la grâce, que les théologiens appellent *graduelle* ou d'accroissement physique; on s'étonne, dis-je, de voir que ces religieux ne font rien paraître des dons du Saint-

Esprit dans leurs actions et dans leur conduite ; que leur vie est toute naturelle ; que quand on les blâme, qu'on les désoblige, ils en marquent leur ressentiment ; qu'ils témoignent tant d'empressement pour les louanges, pour l'estime et pour l'applaudissement du monde ; qu'ils y prennent tant de plaisir et qu'ils aiment et recherchent toutes leurs aises et tout ce qui flatte l'amour-propre.

« Il n'y a pas sujet de s'en étonner : c'est que les péchés véniels, qu'ils commettent continuellement, tiennent les dons du Saint-Esprit comme *liés* (1) ; de sorte que ce n'est pas merveille qu'on n'en voit point en eux les effets. Il est vrai que *ces dons croissent aussi bien que la charité, habituellement et dans leur être physique* ; mais non pas actuellement et dans cette perfection qui répond à la ferveur de la charité et qui augmente en nous le mérite, parce que les péchés véniels étant opposés à la ferveur de la charité, ils empêchent par conséquent l'opération des dons du Saint-Esprit... Il n'est pas concevable, dit saint Laurent Justinien, de combien de péchés notre cœur se remplit, si nous n'avons soin de le purifier sans cesse... Peu de personnes se donnent tout à fait à Dieu et s'abandonnent à la conduite du Saint-Esprit, de telle sorte que lui seul vive en elles et soit le principe de toutes leurs actions. »

*
* *

De plus, on néglige souvent de corriger une foule d'imperfections, qui ne sont pas, au moins de soi, des péchés

(1) Le même auteur dit plus haut dans le même chapitre : « Les péchés véniels, qu'ils commettent en grand nombre, excluent les grâces nécessaires pour produire les actes des dons du Saint-Esprit. Dieu leur refuse le secours de ses grâces, parce qu'il prévoit que s'il les leur donnait dans la disposition où ils sont, elles ne leur serviraient de rien, leur volonté étant liée de mille liens qui les empêcheraient d'y consentir. » Ces liens sont les habitudes et affections contraires.

véniels. Saint Jean de la Croix en a noté plusieurs dans la *Nuit obscure*, l. I, ch. 3; l. II, ch. 2, en parlant des imperfections des commençants et de celles des âmes avancées (1).

A ce sujet il importe de voir en quoi, selon les meilleurs Thomistes, l'imperfection diffère du péché véniel :

Cette distinction au premier abord paraît être contraire à deux principes de saint Thomas. Il enseigne en effet, $I^{a}II^{ae}$, q. 18, a. 9, qu'il n'y a pas d'actes délibérés individuels ou concrets, qui restent indifférents, c'est-à-dire qui ne soient ni moralement bons, ni moralement mauvais. S'ils sont indifférents à raison de leur objet, comme le fait d'aller se promener, ils sont soit bons, soit mauvais, à raison de la *fin* pour laquelle on les pose; car l'homme, en agissant délibérément, doit toujours le faire pour une fin honnête; s'il agit ainsi, l'acte est bon moralement, sinon il est mauvais. Il ne semble donc pas qu'il puisse y avoir, entre les actes vertueux et le péché véniel, place pour ce qu'on appelle une imperfection.

D'autre part, saint Thomas, nous l'avons vu, enseigne, $II^{a}II^{ae}$, q. 184, a. 3, que *la perfection* de la charité tombe sous le précepte de l'amour de Dieu, sinon comme *matière* ou chose à accomplir, du moins comme *fin* vers laquelle

(1) Saint Jean de la Croix distingue les imperfections habituelles et les imperfections actuelles. Parmi les habituelles chez les commençants, il note le penchant à la sensualité spirituelle et celui à l'orgueil spirituel. De là dérivent souvent des péchés véniels; mais il y a aussi des premiers mouvements d'impatience, de sensualité, d'orgueil qui précèdent toute advertance actuelle et même parfois l'advertance possible aux commençants, en particulier dans les moments de fatigue ou de somnolence. Cf. S. Thomas, I^{a} II^{ae}, q. 74, a. 3 : « Corruptio fomitis non impedit, quin homo rationabili voluntate possit reprimere singulos motus inordinatos sensualitatis, *si praesentiat* : puta divertendo cogitationem ad alia. » Cf. *ibid.*, Salmanticences. Item I^{a} II^{ae}, q. 17, a. 7; q. 80, a. 3, ad 3; II^{a} II^{ae}, q. 154, a. 5; *de Malo*, q. 7, a. 6, ad 6.

tout chrétien, chacun selon sa condition, doit tendre. Il semble donc que lorsqu'il n'accomplit pas *tout* ce qu'il peut en tel instant, il commet un péché véniel, minime peut-être, mais réel. L'imperfection ne semble donc pas distincte du péché véniel.

Cependant saint Thomas parle souvent d'*actes bons*, qui sont *imparfaits*; c'est le cas des actes de charité notablement inférieurs au degré de charité que nous avons (*actus remissi*), par exemple lorsqu'ayant cinq talents, nous agissons comme si nous n'en avions que deux (1). De plus, lorsque saint Thomas définit, IIª IIᵃᵉ, q. 19, a. 8, ce qu'est la *crainte initiale*, qui est intermédiaire entre la crainte servile ou de la peine et la crainte filiale ou du péché, il dit qu'elle ne diffère pas essentiellement de la crainte filiale (elle n'est donc pas un péché véniel), mais qu'elle est quelque chose d'imparfait, car elle s'accompagne de quelque crainte servile. Celui, dit-il, qui n'a encore que la crainte initiale « se porte vers le bien non seulement par amour de la justice, mais aussi par crainte du châtiment, or cette crainte cesse en celui qui a la charité parfaite ». La crainte servile diminue en effet avec le progrès de la charité, tandis que la crainte filiale augmente.

La raison qui fonde la distinction du péché véniel et de l'imperfection a été bien exposée dans l'école thomiste par les Carmes de Salamanque (2). Leur doctrine est la sui-

(1) Cf. IIª IIᵃᵉ, q. 24, a. 6, ad 1 (et les commentateurs thomistes). Item Iª IIᵃᵉ, q. 114, a. 8, ad 3ᵐ. — Voir plus haut, p. 228 à 241, le progrès de l'âme devrait être uniformément *accéléré*, et chaque communion plus fervente et plus fructueuse que la précédente, puisque chacune doit augmenter en nous la charité, et nous disposer ainsi à mieux recevoir le lendemain la sainte Eucharistie.

(2) *Cursus theol.*, — *de Peccatis*, tr. XIII, disp. 19, dub. I, n. 8 et 9, et *de Incarnatione*, in IIIª P. S. Thomae, q. 15, a. 1, *De impeccabilitate Christi*, où il est montré qu'il n'a pu y avoir dans le Christ aucun péché véniel, ni aucune imperfection.

vante : *Le péché véniel ne peut être ordonné à la fin de la charité* (*est irreferibile ad finem caritatis*), car c'est un acte *désordonné*, dans l'ordre de moyens, comme le péché mortel est désordonné relativement à la fin ultime, dont il nous détourne (Cf. Ia IIae, q. 88, a. 2).

Au contraire, ce qu'on appelle « *imperfection* » est un *acte* moralement bon, *ordonnable à la fin de la charité, mais il lui manque une certaine perfection qui convient au progrès spirituel.*

Pour bien entendre cette distinction, comme le disent les Carmes de Salamanque, loc. cit., il faut remarquer que l'*acte imparfait* (appelé souvent une imperfection) ne s'identifie pas absolument avec l'*absence de perfection* (ou l'imperfection formelle) qui se trouve en lui. Cette absence de perfection certainement n'est pas bonne. Mais l'acte imparfait, dont nous parlons, est moralement bon, bien qu'il n'ait pas le degré de perfection qui convient au progrès spirituel. Il reste donc référible à la fin de la charité.

Ce n'est pas un acte indifférent *in individuo*, puisqu'il est bon. Il n'est pas non plus proprement contre le précepte de l'amour de Dieu, car la perfection de la charité ne tombe pas sous ce précepte comme *matière*, ou chose à accomplir *sub gravi* ou *sub levi*, mais seulement comme *fin*. Et il n'y a péché que lorsqu'il y a transgression d'un précepte quant à la matière de ce précepte, qu'elle soit obligatoire *sub gravi* ou *sub levi*. L'acte imparfait ne s'oppose qu'à un conseil, qui *de soi* n'oblige pas. Il faut bien en effet conserver la distinction entre le précepte et le conseil, que celui-ci soit contenu dans l'Évangile, ou immédiatement inspiré par Dieu à telle ou telle âme. Souvent le Saint-Esprit fait entendre à une âme que tel acte est *meilleur* pour elle et que pourtant elle n'y est pas obligée, si elle n'a pas fait le vœu du plus parfait.

De cette définition dérive la division des imperfections analogue à celle des péchés véniels.

C'est ainsi qu'il y a des imperfections 1° *ex genere suo*, 2° *ex parvitate materiae*, 3° *ex indeliberatione*.

L'imperfection *ex genere suo*, ou *par sa nature même*, est telle que, même délibérée, elle ne devient pas péché véniel. A cette catégorie appartiennent les *actes surnaturels* et méritoires *imparfaits* (*remissi*) relativement à notre degré de charité : par exemple lorsqu'une âme avancée fait un acte de charité proportionné à la vertu des commençants. De même encore, nous venons de le dire, la crainte initiale est imparfaite, à cause de la crainte servile qui l'accompagne, celle-ci doit diminuer avec le progrès de la charité. — A cette catégorie peuvent se rattacher *des actes naturels non défendus*, mais qui ne conviennent pas au progrès spirituel, et qui étonneraient chez une personne mortifiée et surtout chez les saints, à moins qu'une raison spéciale ne vienne les motiver; par exemple, l'usage de certaines choses inutiles, comme le tabac; certaines manières de se divertir, de se complaire dans les choses scientifiques ou artistiques; dans l'étude une activité dite « naturelle » parce qu'elle n'est pas assez surnaturalisée par le motif qui l'inspire. — A la même catégorie appartient l'*omission d'une chose* qui nous paraît être *meilleure pour nous*, et à laquelle nous préférons en ce moment une autre chose *moins bonne, pour un motif légitime encore, mais moins parfait*; par exemple, lorsque nous pourrions aller faire une visite au Saint-Sacrement, nous préférons nous livrer à une étude philosophique utile, que nous aurions pu remettre. Cet acte de soi n'est pas mauvais, il ne l'est pas non plus *pour nous*, si nous ne sommes pas obligés au plus parfait par un vœu spécial; il est donc bon, puisqu'il n'y a pas concrètement, d'acte délibéré indifférent; mais il est moins bon que l'autre. N'appelons pas mauvais ce qui est seulement moins bon, mais notons cependant cette imperfection dans l'ordre du bien, en pensant que si le péché véniel dispose

au mortel, l'imperfection dispose au péché véniel. Si nous voulons nous en tenir avec Dieu à ce qui est strictement obligatoire, Lui, qui de son côté nous donne souvent bien au-delà du strict nécessaire, diminuera ses grâces.

De plus, bien souvent, *de fait* dans les cas cités il y aura *accidentellement* péché véniel, car souvent le motif pour lequel on omettra de faire ce qui est *le mieux* pour nous *hic et nunc*, sera la négligence ou la paresse (1).

2° Il y a des imperfections *ex levissima materia*, parce que la matière ou l'objet sur lequel elles portent est *minime*, et que l'homme n'est pas tenu de délibérer sur ces choses minimes. Cf. Ia IIae, q. 14, a. 4. Par exemple, certaine petite négligence dans la tenue.

3° Enfin il y a des imperfections *ex imperfectione actus*, c'est-à-dire par manque d'attention ou de délibération. Dans cette catégorie se trouvent des *actes bons* à raison de leur objet, qui sont accomplis d'une *façon machinale* par suite de distraction involontaire. Ce ne sont pas des péchés, bien qu'une perfection manque à ces actes, celle qui vient de l'attention. (Mais, de fait, il y a ici souvent négligence et par suite péché véniel, lorsqu'on pourrait et devrait considérer et délibérer.) A cette catégorie appartiennent aussi les tout premiers *mouvements désordonnés de la sensibilité*, qui se produisent avant que nous puissions y prendre garde et les réprimer. Ils sont une imperfection, appelée à disparaître surtout grâce aux purifications passives des sens et de l'esprit, et ils deviennent rares dans une âme parfaite. Il faut en dire autant de la manière encore défectueuse avec laquelle une âme parfaite accomplit un

(1) Il est déjà illicite d'omettre une chose *meilleure* pour nous, par ce seul motif que nous n'y sommes *pas tenus*, et que nous voulons user de notre liberté. C'est là, disent à bon droit plusieurs thomistes, un vouloir sans juste motif, « volitio otiosa, carens pia utilitate aut justa necessitate ». Cf. Billuart, *de Actibus humanis*, diss. IV, a. VI, solv. obj. 3°.

acte bon; par exemple, dans la répression nécessaire du mal se mêle parfois, même chez les saints, contre leur intention, quelque mouvement de colère qui dépasse un peu la mesure (1). Enfin à cette catégorie appartient la transgression purement matérielle d'un précepte, par suite d'ignorance invincible.

Il y a certainement beaucoup d'imperfections qui, sans être *de soi* des péchés véniels, enlèvent à notre vie l'harmonie, la paix, la vigueur, qui conviendraient au progrès spirituel. Cela apparaît particulièrement dans la vie commune, surtout dans les actes qui demandent une plus grande perfection : telle manière de psalmodier, trop lente ou trop rapide, est une gêne pour le prochain, sans que nous y prenions garde; telle manière de jouer de l'orgue, au lieu d'aider à prier, devient un empêchement; et il se peut que dans ces actes il n'y ait pas de péché véniel proprement dit, mais une imperfection qui provient de notre tempérament, de la fatigue, de quelque manque d'éducation, où d'une certaine tournure d'esprit, porté soit à négliger les détails, soit au contraire à s'y absorber. Une charité plus parfaite, plus délicate à l'égard de Dieu et du prochain, accompagnée des dons du Saint-Esprit à un degré proportionné, ferait peu à peu disparaître ces imperfections.

Nous avons déjà noté (2) plusieurs de celles qui constituent autant d'obstacles à la contemplation. Il faut particulièrement retenir celles indiquées par saint Jean de

(1) Saint Thomas note à ce sujet (III^{a}, q. 15, a. 9, ad 3^{m}), à propos de la colère, que, dans le Christ, lorsqu'il chassa les vendeurs du temple, elle était parfaitement sainte, et proportionnée au motif qui l'inspirait; tandis qu'en nous la colère, même commandée et modérée par la droite raison, trouble un peu le regard de la contemplation, car chez nous l'opération d'une faculté, lorsqu'elle est intense, empêche souvent l'acte d'une autre faculté : « Ex hoc procedit, quod motus irae, *etiamsi sit secundum rationem moderatus*, utcumque impedit oculum animae contemplationis. » Cela disparaît peu à peu chez les saints. — (2) *Vie Spirituelle*, sept. 1922 : « Les obstacles particuliers à la contemplation. »

la Croix, *Nuit obscure*, l. I, ch. 3..., et l. II, ch. 2 : l'inclination à chercher en Dieu la jouissance plus que Dieu même, les premiers mouvements d'orgueil spirituel, les taches du vieil homme, qui subsistent dans l'esprit, même après la purification passive de sens, une certaine hébétude de l'intelligence, la rudesse naturelle, suite du péché, etc. « Les avancés eux-mêmes sont sujets aux distractions, à l'épanchement de l'esprit au dehors... Quelques-uns usent de leurs biens spirituels peu intérieurement... ils s'exposent ainsi à se laisser tromper par les suggestions du démon ou de la fantaisie... Cette matière est inépuisable... Il faut ajouter, dit le Saint, pour montrer la nécessité de la nuit de l'esprit, qu'aucun avancé, pour appliqué qu'il ait été, n'est exempt de nombreuses affections naturelles et d'habitudes imparfaites qui exigent leur purification pour atteindre l'union divine (1). » C'est ce qui montre encore une fois que ces purifications passives et la contemplation infuse et obscure, qui en est le principe, sont bien dans la voie normale de la sainteté : « Cette Nuit obscure est une influence de Dieu dans l'âme pour la purifier de ses ignorances et imperfections habituelles, naturelles et spirituelles. Les contemplatifs la nomment contemplation infuse et théologie mystique, où Dieu instruit l'âme en secret et en perfection d'amour, sans qu'elle y intervienne, sans qu'elle comprenne même en quoi cette contemplation infuse consiste... Comment se fait-il que l'âme appelle ici Nuit obscure la lumière divine?... Il y a à cela deux raisons. La première, c'est que la sagesse divine, excédant par son élévation la capacité de l'âme, est par cela même obscure pour elle. La seconde se trouve dans la bassesse et l'impureté de l'âme, ce qui fait que la lumière lui est pénible, affligeante et en même temps

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. 2.

obscure (1). » « L'âme, bien que maintenue dans les ténèbres, n'en voit pas moins, par cette lumière, son impureté; elle est persuadée qu'elle n'est pas digne de Dieu ni d'aucune créature... La divine et obscure lumière lui met sous les yeux toutes ses infidélités (2). » Elle apprend ainsi la vraie humilité, qui la dispose à recevoir avec abondance la grâce divine, car « c'est aux humbles que Dieu donne sa grâce », et il les fait humbles pour les combler. Telle est la voie de la vraie vie, le très sûr chemin de l'éternelle béatitude. « *Beati immaculati in via, qui ambulant in lege Domini. Beati qui scrutantur testimonia ejus, in toto corde exquirunt eum... Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum* » (Ps. 118) : « Heureux ceux qui sont irréprochables dans leur voie, qui marchent selon la loi du Seigneur. Heureux ceux qui gardent ses enseignements et le cherchent de toute leur âme... Je cours dans la voie de tes commandements, car tu élargis mon cœur » par la divine charité, à la lumière de vie, qui me révèle ta grandeur, ta toute-puissance et ton infinie miséricorde pour nous. Cette voix des psaumes est celle de la contemplation, qui anime la grande prière de l'Église; à cette contemplation toute âme croyante doit aspirer pour parvenir jusqu'à la cime de sa foi. Dans cette aspiration, de par la connexion des vertus, l'*humilité* et la *magnanimité* doivent s'unir, et ne sont *vraies* qu'en s'unissant (3); seule une âme profondément humble peut aspirer comme il convient aux grandes choses promises par le Christ à ceux qui veulent le suivre; et du simple fait qu'elle est humble, elle sera comblée : « *Deposuit potentes de sede, et exaltavit humiles.* »

Rome, Angelico.

fr. Rég. Garrigou-Lagrange, O. P.

(1) *Nuit obscure*, l. II, ch. 5. — (2) *Ibid.*, l. II, chap. 5. — (3) II^a II^{ae} q. 129, a. 3, ad 4^m.

La Victoire de la Croix

Nos autem GLORIARI *oportet in Cruce Domini nostri Jesu Christi.*
(Introït de la messe de l'Exaltation.)

Ne pouvant donner libre cours à son allégresse le jour solennel où elle commémore la victoire de la Croix, parce qu'elle veut revivre dans le même temps les angoisses mortelles de son divin Époux, l'Église a institué, au printemps et à l'automne de son année liturgique, deux fêtes (1), dont le but spécial est d'honorer le mystère de la Croix, sous son aspect le plus véritable, le plus actuel, qui est celui d'un royal et glorieux triomphe. Elle ne craint

(1) L'*Invention* et l'*Exaltation de la Sainte Croix*. De ces deux fêtes qui sont originairement, l'une et l'autre, en rapport avec la découverte de la vraie Croix, la plus antique et la plus vénérable, sinon la plus élevée en dignité, est celle de l'*Exaltation*. Célébrée à Jérusalem avec une pompe extraordinaire dès la première moitié du IV^e^ siècle, elle passa d'abord à Constantinople, puis à Rome, où elle existait à la fin du VII^e^ siècle. C'est la seule fête de la Croix qui soit reçue chez les Grecs. A Rome on n'en connut pas d'autre jusqu'à l'époque où s'introduisit la fête gallicane de l'*Invention* (IX^e^ s.). Depuis lors, on attacha spécialement à la fête de mai le souvenir de la découverte de la vraie Croix, tandis qu'à la fête de septembre fut attaché le souvenir de son recouvrement par Héraclius, vainqueur des Perses. L'*Exaltation* fut toujours en grand honneur dans l'ordre bénédictin, où elle marque aujourd'hui encore le point de départ du Carême monastique. A Cluny, cette fête était célébrée avec une solennité toute particulière. On y faisait l'adoration de la Croix, comme en beaucoup d'églises, avant la messe. Cet usage nous explique les mots de la secrète « ... Ut sicut illud (vexillum crucis) *adorare meruimus* ».

pas de déployer dans l'office de cette double solennité toute la splendeur liturgique, dont elle a cru devoir s'abstenir le Vendredi-Saint. Oubliant le côté douloureux du Sacrifice du Calvaire, l'Épouse du Christ n'entrevoit plus, ici, que la gloire de son Époux vainqueur, et, pour chanter son insigne victoire, elle trouve dans l'ivresse de son amour les accents du lyrisme le plus sublime et le plus émouvant.

L'Église a plus d'un motif pour donner au culte de la Croix ce caractère triomphal qui lui est propre. Et d'abord, le Sacrifice sanglant du Sauveur est, nous le savons, si étroitement uni à son exaltation, qu'il ne s'en peut séparer. Le Christ Jésus lui-même n'a jamais voulu annoncer à ses disciples sa mort sur la croix sans leur donner du même coup l'assurance qu'il ressusciterait le troisième jour. Prédisant encore une fois aux apôtres, quelques instants avant de tomber entre les mains des Juifs, la dispersion du troupeau et le meurtre du Pasteur, Jésus ne manque pas d'ajouter la promesse de sa résurrection : « *Après que je serai ressuscité*, je vous précéderai en Galilée (1). » Ce que le Seigneur s'efforce, par-dessus tout, d'inculquer à son entourage, après comme avant la Passion, — car tous ont une peine inouïe à l'admettre, — c'est qu'il lui faut nécessairement prendre le chemin du Calvaire pour entrer dans sa gloire. Aussi longtemps que les apôtres jugent des choses divines selon la sagesse humaine, ils se refusent obstinément à croire à cette mort sur la croix, qui demeure à leurs yeux un scandale. A la suite de la résurrection, ils n'en comprennent pas davantage le prix véritable, si bien que le Seigneur doit expliquer lui-même, soit aux pèlerins d'Emmaüs, soit à ses apôtres, la signification de ses souffrances et de sa mort : *Oportuit pati Christum et* ITA *intrare in gloriam... Et sic oportebat Christum* PATI *et*

(1) Matth. XXVI, 32. Cf. XVI, 21 ; XX, 17.

RESURGERE *a mortuis* (1). Saint Paul, à son tour, ne fait que reprendre l'enseignement du Sauveur, lorsqu'il nous montre le Père exaltant son Fils et lui donnant un nom au-dessus de tout nom, parce qu'il s'est anéanti jusqu'à la mort ignominieuse de la Croix : PROPTER QUOD *et Deus exaltavit illum* (2). Dans ce passage sublime dont la lecture s'imposait aux messes de la Croix, l'apôtre met fortement en relief la disposition divine qui veut que la gloire de Jésus lui soit acquise par la vertu de son crucifiement.

Quant à saint Jean, il ne s'est pas contenté d'établir un lien étroit entre les deux parties de l'œuvre rédemptrice, la mort et la résurrection, il les identifie, pour ainsi dire, dans la constitution d'un seul et même mystère, le mystère pascal, c'est-à-dire le mystère de Jésus *passant* de ce monde chez son Père (3). La mort sur la croix est le premier pas de cette glorieuse ascension qui ne s'achève que lorsque le Christ remonte au ciel pour siéger à la droite de Dieu le Père. Dans la pensée du disciple bien-aimé, la passion du Sauveur rentre si parfaitement dans sa glorification, qu'en parlant de l'une il emploie des termes qui semblent ne convenir qu'à l'autre. N'entendons-nous pas Jésus dire, un peu avant de se rendre au lieu de son agonie : « L'heure est venue pour le Fils de l'homme d'*être glorifié* (4) » ? A peine Judas a-t-il quitté le Cénacle afin de réaliser son perfide dessein, que le Seigneur s'écrie,

(1) Luc, XXIV, 26, 46.

(2) Philip. II, 9.

(3) C'est la très belle expression dont se sert l'évangéliste pour désigner tout ensemble la passion et la glorification : *Sciens Jesus quia venit hora ejus ut* transeat *ex hoc mundo ad Patrem* (Joan. XIII, 1). Aussitôt après sa résurrection et avant son ascension, Notre-Seigneur dit à sainte Marie-Madeleine : « *Je monte* vers mon Père » (Joan. XX, 17).

(4) Joan. XII, 23.

comme si son triomphe avait déjà commencé : « *Maintenant* le Fils de l'homme est glorifié (1). » Quant à la prière sacerdotale du chapitre XVII, qui fut prononcée par le Sauveur au moment même où il ouvrait son sacrifice, elle convient si parfaitement au Christ remontant dans sa gloire, que l'Église ne craint pas d'en donner lecture en la vigile de l'Ascension (2). Enfin, lorsque le Seigneur annonce aux Juifs sa mort sur la croix, l'expression dont il se sert à dessein montre bien qu'il ne perd pas de vue le terme dernier de son pèlerinage, et qu'il entend appliquer non moins à son glorieux retour au ciel qu'au crucifiement, cette parole de l'Évangile : « Quand j'aurai été élevé de la terre (*Et ego si exaltatus fuero* A *terra*), je tirerai tout à moi (3). »

Toujours fidèle à la pensée de son Époux, l'Église ne peut se résoudre à séparer ce que lui-même a si solidement uni. Elle n'évoquera donc jamais le souvenir de la Croix sans rappeler le triomphe insigne dont celle-ci fut l'instrument, comme jamais non plus elle ne célébrera la victoire du Christ Jésus sortant du tombeau sans rappeler qu'elle a été remportée par la mort sur la croix. C'est pourquoi l'Église ne manque pas, en ce grand Vendredi où elle vénère si tendrement la Passion du Sauveur, de se réjouir du triomphe qui se laisse entrevoir. La lecture très consolante du prophète Osée, qui ouvre l'office du matin,

(1) Jean, XIII, 31.

(2) Évangile de la messe.

(3) Pour dire toute notre pensée, ce passage nous paraît viser plus directement l'Ascension et ses glorieuses conséquences, que le crucifiement lui-même, comme le fait entendre cette expression : *quand j'aurai été élevé* de (ἐκ) *la terre*. C'est bien ainsi, du reste, que les Juifs l'ont compris, puisqu'ils répondirent : « Nous avons appris de la Loi que le Christ *demeure* pour toujours. » Quant à la remarque de saint Jean : *hoc autem dicebat, significans* qua morte *erat moriturus*, elle vise moins, croyons-nous, le genre du supplice, que le caractère volontaire et glorieux de la mort elle-même.

nous annonce pour le troisième jour la résurrection du Chef et de ses membres : *In die tertia suscitabit nos* (1). Le récit de la Passion est emprunté à l'évangile qui met le plus en relief le caractère glorieux de la mort du Seigneur, celui de saint Jean. Enfin, l'Église ne veut pas clore autrement l'adoration de la Croix que par cette antienne débordante d'allégresse : « Seigneur, nous adorons votre Croix, *nous louons et glorifions votre sainte Résurrection*, car voici que par le bois la joie s'est répandue dans tout l'univers. » D'autre part, afin qu'en honorant le Christ ressuscité, les fidèles n'oublient pas la mort très précieuse qui les a sauvés, l'Église fait mémoire de la Croix, pendant le temps pascal, aux heures les plus solennelles de l'Office divin, c'est-à-dire à Laudes et à Vêpres. Ce n'est pas non plus fortuitement que la plus insigne des fêtes de la Croix, celle de l'Invention, prend place en cette partie exclusivement joyeuse de l'année liturgique (2).

Mais entrons plus avant encore dans le mystère de la Croix, et reconnaissons que la Passion de notre Chef doit être dite glorieuse, non seulement à cause de la récompense magnifique qui en est le fruit, mais aussi et surtout à cause de ce qu'elle est en elle-même. Le Sauveur n'a pas attendu que sa Passion fût achevée pour réaliser son triomphe, car c'est au moment précis où il s'humiliait jusqu'à la mort de la croix, que le Christ Jésus remportait « la plus insigne victoire qui fût jamais ». S'il est vrai qu'un capitaine tire plus de gloire de ses valeureux exploits, que des honneurs dont le comble la reconnaissance de ses concitoyens, nous devons constater que la liturgie s'exprime avec une parfaite justesse lorsqu'elle

(1) Os. VI, 3.

(2) Élevée au rite double de II^e^ classe par Clément VIII, la fête de *l'Invention* est même devenue fête de précepte sous Urbain VIII.

décerne à la Passion elle-même les titres de *glorieuse* (1), *bienheureuse* (2), ou *très victorieuse* (3) Passion. De fait, c'est en mourant sur la croix que le Christ a remporté la victoire sur le prince de la mort : *Mortem nostram* MORIENDO *destruxit*. Il a vaincu sur le bois celui qui avait été victorieux par le bois : *Qui in ligno vincebat, in ligno quoque vinceretur* (4). De telle sorte que la croix est, tout à la fois, le lieu et l'instrument de la victoire de Jésus-Christ.

Il suffit de pénétrer tant soit peu dans la profondeur du texte évangélique pour se convaincre que la puissance du Christ ne se révèle jamais plus triomphante et plus royale que dans sa Passion. Saint Jean surtout a pris à cœur de faire ressortir cette majestueuse souveraineté de l'Agneau réglant Lui-même tous les apprêts de son sacrifice. Il se rend à son heure, et librement, au-devant de son adversaire, afin de le terrasser, car la victoire est acquise, comme Jésus le dit à ses disciples : « Ayez confiance, *j'ai vaincu* le monde (5). » Il se livre de son plein gré aux soldats impuissants à s'emparer de lui. Il congédie ses disciples, mais son Père demeure avec lui. Il conduit son interrogatoire et répond au gouverneur romain avec un tel ascendant, que celui-ci, rempli d'effroi, soupçonne son origine céleste. Les différentes circonstances imaginées par les Juifs pour tourner Jésus en dérision, comme le couronnement d'épines et l'imposition du manteau de pourpre, traduisent singulièrement la réalité qui se cache. C'est ce qui fait dire à Bossuet, dans un de ses plus beaux sermons,

(1) *Tuam* gloriosam *recolimus Passionem*. Matines de l'Exaltation, répons IV.

(2) ... *tam* beatae *Passionis*. Canon de la messe.

(3) *Intercedente ipsa* victoriosissima *unigeniti Filii tui passione*. Pontifical romain. Préface pour la bénédiction d'une croix.

(4) Préfaces de Pâques et de la Croix.

(5) Joan. XVI, 33.

qu'il ne voit dans la Passion du Sauveur que des marques de sa royauté (1). Sans le savoir, Juifs et Gentils mettent en commun tous leurs efforts pour publier la royauté de Jésus, parce qu' « une secrète vertu s'empare *invinciblement* de leur âme et, malgré leurs méchantes intentions, exécute de très sages et très salutaires conseils ». Assurément Pilate ne se doute pas qu'en faisant inscrire sur la croix de Jésus la cause de son supplice, « il dresse un monument à sa royauté. Tant il est vrai que Dieu a des ressorts infaillibles pour tourner où il lui plaît les cœurs de ses ennemis, et les fait concourir, malgré qu'ils en aient, à l'exécution de ses volontés ! Parce que le règne du Sauveur devait commencer sur la croix, il plaisait à notre grand Dieu que sa royauté y fût attestée par une écriture publique, et de l'autorité du gouverneur de la province, qui servira sans y penser à la Providence divine ».

Mais que dirons-nous de Jésus exalté sur sa croix? Il y rendit l'âme « avec une action si paisible, si libre, si préméditée, qu'il était aisé de juger que personne ne la lui ôtait, mais qu'il la donnait lui-même de son plein gré, ainsi qu'il l'avait assuré (2) ». Jésus est mort par puissance, selon l'expression de saint Augustin : *Potestate mortuus est* (3). Car, fait observer Bossuet : « Il ne se glorifie pas moins du pouvoir qu'il a de mourir que de celui qu'il a de ressusciter. » C'est pourquoi le centurion, « qui ne faisait point d'état du Sauveur vivant, reconnut tant de puissance en sa mort, qu'elle lui fit confesser sa divinité ».

Qu'il nous soit donc permis de rendre hommage à la

(1) *Premier sermon pour la fête de la Circoncision.* Ed. Lebarq, t. I, p. 267.

(2) Bossuet, *Sermon pour l'Exaltation de la Sainte Croix.* Ed. Lebarq, t. I, p. 429.

(3) *De Natura et Gratia,* n° 26.

religieuse délicatesse de l'art antique, qui ne voulant pas représenter Jésus crucifié, si ce n'est dans tout l'éclat de sa gloire, revêtait son corps d'une robe royale, et substituait à la couronne d'épines un précieux diadème. On ne pouvait traduire avec plus de simplicité et de grandeur la divine réalité : *Dominus* REGNAVIT *a ligno* (1).

La mort sur la croix, on ne le dira jamais assez, c'est la victoire de Jésus. Et de même qu'au nom des grands capitaines s'ajoute pour toujours celui de leur victoire, au nom béni de Jésus s'attache à jamais, et pour en être inséparable, celui de sa croix. « N'est-ce pas chose bien remarquable, écrit saint François de Sales, que Notre-Seigneur a voulu prendre un de ses noms de la croix, voulant qu'il lui demeurast perpétuel, voire après sa résurrection, et comme la croix est appelée *Croix de Jésus*, qu'aussi Jésus fust nommé *Jésus crucifié*? *Cherchés-vous Jesus de Nazareth crucifié? Nous prechons Jesus crucifié. J'ay estimé ne rien sçavoir, sinon le seul Jesus et iceluy crucifié* (2). » Jésus est inséparable de sa croix. Dès sa naissance nous ne pouvons considérer notre Emmanuel sans apercevoir sur ses épaules le signe de sa principauté : *Puer natus est nobis... cujus* IMPERIUM *super humerum ejus* (3). Or ce sceptre, nous disent les Pères, c'est sa croix, la même croix que nous retrouverons entre les mains du Fils de l'homme, lorsqu'il reviendra dans la gloire pour juger les vivants et les morts. *Hoc signum Crucis erit in cœlo, cum Dominus ad judicandum venerit*, répétons-nous sans cesse dans l'office de l'Exaltation (4). Non seulement il ne peut plus y avoir pour nous, comme pour saint Paul, un autre

(1) Ps. XCV, 10.

(2) *Défense de l'Estendart de la Sainte Croix*, l. I, ch. 5. Cf. Marc. XVI, 6 ; I Cor. I, 23 ; II, 2.

(3) Introït de la Messe du jour de Noël. Cf. Is. IX, 6.

(4) Verset de Vêpres, de None, du VIII[e] répons de Matines, etc.

Jésus que Jésus crucifié, mais l'union est devenue tellement étroite entre le Christ et sa croix, qu'ils se confondent pour ainsi dire dans notre pensée et ne se peuvent plus nommer l'un sans l'autre (1). C'est la raison pour laquelle nous devons adorer non seulement l'image de Jésus crucifié, mais une simple croix. Car le Christ Jésus est si parfaitement représenté par sa croix, il fait si bien corps avec elle, que nos hommages ne peuvent aller à celle-ci sans atteindre du même coup et directement, le Sauveur Lui-même (2).

De cette union indissoluble entre le Christ et l'instrument de son règne, il résulte une sorte de communauté de biens qui permet d'approprier à l'un ce qui ne convient rigoureusement qu'à l'autre. Nous ne nous étonnerons donc pas, avec les hérétiques, d'entendre l'Église invoquer la Croix, comme elle invoquerait son Époux, avec les mêmes accents de piété et d'amour. Il n'y a rien que de très touchant dans ces strophes sublimes de l'hymne *Pange lingua*, où elle exprime directement à cette Croix, où elle-même a pris naissance, les sentiments de sa reconnaissante tendresse. Comme le dit quelque part saint Thomas, le fruit ne fait jamais qu'une seule chose avec l'arbre auquel il est suspendu : *fructus pendens in arbore*

(1) Ceci n'apparaît pas autant dans la doctrine scotiste de l'Incarnation sans le péché, doctrine qui a contre elle le témoignage très ferme de l'Écriture, de la tradition et de la liturgie, et dont l'influence n'a pas toujours été des plus heureuses dans le développement de la piété chrétienne.

(2) Saint Thomas dit à propos des autres instruments de la Passion, comme les clous et la lance : « Ceux-ci ne représentent pas l'image du Christ, comme le fait la croix, appelée le signe du Fils de l'Homme, qui apparaîtra dans le ciel. C'est pourquoi l'ange dit aux saintes femmes : *Jesum quaeritis Nazarenum crucifixum*, et non pas, *lanceatum* (Marc xvi, 6). Il suit de là que nous vénérons l'image de la croix quelle qu'en soit la matière, et non pas l'image des clous, ou d'autres objets du même genre. » III^a, q. 25, a. 4, ad 3.

est aliquid arboris (1). Or, pour l'Église, le Christ Jésus n'est jamais détaché de l'arbre de la Croix, il y demeure toujours comme sur un trône magnifique.

*
* *

Il va de soi que la disposition divine selon laquelle le Christ Jésus devait trouver sa gloire dans la mort de la croix s'impose à tous les membres de son corps mystique, et que ceux-ci ne peuvent pas se glorifier autrement que dans la croix de leur Chef. Le majestueux introït de la fête de l'Exaltation nous en avertit : *Nos autem gloriari* OPORTET *in cruce Domini nostri Jesu Christi* (2) : Il nous faut nous glorifier dans la croix de Jésus, ou, ce qui revient au même, en Jésus crucifié, parce qu'en Lui est notre salut, notre vie et notre résurrection : *In quo est salus, vita et resurrectio nostra*. Méditons ces paroles par lesquelles l'Église nous trace d'une manière très ferme, à nous chrétiens, *Nos autem*, l'attitude que nous devons prendre à l'égard de la Croix : *gloriari* OPORTET *in cruce*.

Se glorifier dans la croix, ce n'est pas seulement se réclamer du signe de notre salut et lui rendre des hommages extérieurs, mais c'est surtout entrer très avant, et selon tout nous-même, dans le mystère de Jésus crucifié, pour y puiser et y développer cette vie de la grâce, qui doit s'achever dans la gloire éternelle. La Croix de Jésus est proprement l'unique source de notre sanctification : *per quod salutis sumpsimus sacramentum* (3). Elle est, nous dit

(1) I^a^, q. 113, a. 5, ad 3.

(2) Ce texte est inspiré de saint Paul : *Mihi autem absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi* (Gal. VI, 14). Mais comme toujours la liturgie interprète et modifie ce qu'elle emprunte. Notons que l'introït de la messe est la pièce de chant qui exprime le mieux la signification d'une fête.

(3) 1^er^ nocturne de l'Exaltation, 6^e^ ant. (Bréviaire monastique).

saint Léon, la source de toutes les bénédictions et la cause de toutes les grâces (1). Elle remplace avantageusement, comme l'insinue la liturgie, l'arbre de vie du Paradis terrestre : *Haec est arbor dignissima in Paradisi medio situata* (2). Le saint sacrifice de la messe, qui est l'acte liturgique auquel toute notre vie chrétienne se ramène comme à son principe, ne fait que renouveler chaque jour le Sacrifice de la Croix, pour nous en appliquer les richesses de grâce d'une valeur infinie. Quant aux sacrements, c'est le sang répandu sur la croix qu'ils font découler jusqu'à nous, soit pour nous rendre la vie et nous purifier, comme le baptême et la pénitence, soit pour nous alimenter et nous fortifier, comme l'eucharistie et la confirmation : *in quo est salus*, VITA *et* RESURRECTIO *nostra*. Ajoutons encore que, par les sacramentaux, l'Église fait en sorte que rien ne se perde, des richesses conquises par la Croix. « Ce n'est point d'eau bénite, dit le Père Clérissac, c'est du Sang du Christ que l'Église ne cesse d'asperger le monde (3). »

S'il n'est rien dans l'œuvre de notre glorification qui ne relève de la vertu de la Croix, comment le mystère de Jésus crucifié ne serait-il pas l'objet principal, disons même unique, de notre contemplation? Parmi les innombrables figures de l'Ancien Testament, qui annonçaient de mille manières la mort de la croix, une des plus significatives était très certainement ce serpent d'airain que Moïse érigea sur l'ordre du Seigneur, afin qu'il donnât la vie à quiconque le regarderait : *Qui percussus* ASPEXERIT *eum, vivet* (4). En rappelant dans l'office de l'Exaltation cet épisode symbolique, l'Église nous invite à fixer la Croix de

(1) Serm. LIX. Matines de l'Exaltation, leçon IX.
(2) Matines de l'Exaltation, 3e rép.
(3) *Le mystère de l'Église*, p. 102.
(4) Num. XXI, 8. Cf. Leçons du 1er nocturne de l'Exaltation.

Jésus, et à chercher dans la contemplation incessante d ce glorieux mystère la croissance de notre vie surnaturel par le développement progressif des vertus de foi, d'espé rance et de charité.

Tout ce qui fait l'objet de notre *foi* chrétienne, nous l trouvons résumé dans la Croix, si justement appelée cause de cela : *Crux fidelis*. « Qu'est-ce donc que la Croix se demande Bossuet, sinon l'abrégé de l'Évangile, tou l'Évangile, dans un seul signal et dans un seul carac tère ? » (1) Saint Paul dit ne vouloir pas se glorifier, si c n'est dans la Croix de Jésus-Christ, parce qu' « il a compri sous ce nom toutes les merveilles du Sauveur dont l Croix est l'abrégé mystérieux (2) ». Mais, puisque la Croi renferme tout cet Évangile, dont l'Ancien Testament es exclusivement la préparation, autant vaut dire que l Croix de Jésus occupe le centre des choses, et qu'en ell se trouve ramassée toute l'œuvre divine : *In Cruce* TOTU *constat* (3). L'Ancien Testament, qui se retrouve entière ment dans le Nouveau, ne pouvait manquer de multiplie les figures de la Croix, pour en faire connaître à l'avanc tous les bienfaits. Nous ne saurions énumérer ici ces nom breuses figures. La liturgie a relevé du moins les plus sug gestives. L'arbre de vie et le serpent d'airain nous on annoncé la vertu vivifiante et salutaire de la Croix. La verg de Moïse nous prédit la souveraine efficacité de ce boi merveilleux : *Adsunt prodigia divina in virga Moysi prim tus figurata* (4). Qui ne voit dans la clef de la maison d David, placée par le Seigneur sur les épaules du fils d'Hel cias, le symbole de la Croix capable d'ouvrir et de ferme

(1) *Lettre sur l'adoration de la Croix*, édit. Lachat, t. XVII, p. 279.
(2) *Ibid.*
(3) *Imitation*, l. II, c. 12.
(4) II[e] nocturne de l'Exaltation, 5[e] rép.

ce qu'il n'est donné à personne de fermer et d'ouvrir ? (1) Car la Croix du Sauveur est par excellence le signe de notre foi, *signum fidei*, le signe sur lequel se partagent nécessairement tous les hommes, et qui, en devenant pour ceux qui y adhèrent le moyen de leur salut, se fait aussi, pour ceux qui le méprisent, l'instrument de leur ruine. A la vérité, nous ne pouvons pas professer notre foi chrétienne d'une manière plus brève, et cependant plus complète, qu'en faisant passer dans l'hommage extérieur que nous rendons à la Croix de Jésus, notre âme avec toutes ses puissances : *Christi fides rutilat, dum Crux ab omnibus veneratur* (2). L'Église le sait, et c'est bien pour cela qu'elle propose si volontiers à la vénération de ses fils la Croix très sainte de son Époux (3).

Il n'est aucun des enseignements répandus par le Verbe incarné, au cours de sa vie mortelle, qui ne se trouve compris et supérieurement résumé dans la grande leçon qu'il nous donne sur la croix. Le Fils unique ne nous a jamais mieux révélé les merveilles cachées de la vie divine, que du haut de cette chaire glorieuse, où il nous apparaît comme l'image parfaite de son Père. La croix, dit saint Augustin, n'est pas seulement le lit de mort du Christ, mais bien aussi la chaire où il nous enseigne, *sed et cathedra magistri docentis* (4). C'est vraiment en Jésus crucifié que se manifestent avec le plus d'éclat les attributs divins :

(1) Dans l'antienne de l'Avent : *O clavis David*, inspirée d'Isaïe (XXII, 22), l'Église sollicite la venue du Sauveur portant sur son épaule la croix rédemptrice.

(2) 1er nocturne de l'Exaltation, 1er ant.

(3) On ne saurait trop se réjouir de la diffusion donnée à l'image du Cœur de Jésus, symbole de sa divine charité. L'Église la bénit et l'encourage. Pourtant il ne faudrait jamais que ce fût au détriment du culte de la Croix. A l'image de Jésus crucifié revient de droit, partout et toujours, la place d'honneur. L'Église ne tolère pas autre chose sur la table du Sacrifice.

(4) Tract. CXIX *in Joan.*, n° 2.

Puissance, Sagesse, Amour, Justice et Miséricorde. L'incomparable splendeur de la Croix, *splendidior cunctis astris* (1), vient justement de ce que les multiples perfections divines, les plus opposées en apparence, s'y rencontrent et s'y fondent dans la plénitude d'une suréminente unité. De là le rayonnement du mystère de la Croix : FULGET *Crucis mysterium*.

Le sacrifice sanglant de l'Homme-Dieu, où nous voyons la Justice divine satisfaire ses exigences infinies, nous permet d'entrevoir quelque chose de son absolue perfection. En même temps qu'elle s'épuise en la personne de Jésus crucifié, la Justice divine se transforme en miséricorde, et devenant féconde, elle se fait, selon la doctrine de l'apôtre, notre propre justice : *ut sit ipse* [*Deus*] JUSTUS, *et* JUSTIFICANS *eum qui est ex fide Jesu Christi* (2). Et puisque la miséricorde n'est, comme l'enseigne saint Thomas, que la surabondance de la justice, *quaedam justitiae plenitudo* (3), il est évident que, dans le mystère de la Croix, le triomphe de la Justice ne peut aller sans celui de la Miséricorde. Il nous semble même qu'ici la miséricorde de Dieu, quoique infinie, atteint des limites, qu'elle ne saurait dépasser, car ce n'est plus seulement de la profondeur du néant qu'elle nous appelle à l'être et à la vie de la grâce, mais c'est d'un abîme infiniment plus profond, l'abîme du péché, qu'elle nous retire par le moyen de la Croix victorieuse, et nous élève jusqu'à la condition d'enfants de Dieu. Ceci nous explique pourquoi la liturgie appelle le mystère de la Croix « l'ouvrage par excellence de la tendresse divine », le *Magnum Pietatis opus* (4). Il suit de là que le bois sacré qui porte notre Sauveur ne remplace pas

(1) I^re^ Vêpres de l'Exaltation, ant. de *Magnificat*.
(2) Rom. III, 26.
(3) I^a^, q. 21, a. 3, ad 4.
(4) Vêpres de l'Exaltation, 1^re^ ant.

seulement l'arbre de vie du Paradis terrestre, mais aussi l'arbre de la connaissance du bien et du mal. Toutefois le fruit savoureux de la Croix nous communique une science qui n'a rien que de salutaire et de très bienfaisant. D'une part, il nous fait connaître le mal, en nous permettant de mesurer la profondeur, en quelque sorte infinie, du péché, et d'autre part il nous donne, de la bonté miséricordieuse de Dieu, une connaissance expérimentale que nous n'aurions jamais possédée sans l'*heureuse faute* du premier homme. Ainsi donc, le séducteur s'est trompé lui-même, et la divine Sagesse, en réalisant une promesse que celui-ci croyait mensongère, a vaincu la perfidie de l'antique ennemi.

Cet embrassement de la Justice et de la Miséricorde, qui s'identifient dans le Christ crucifié, est vraiment le triomphe de la Sagesse : « Dieu a fait se rencontrer sur la Croix de son Fils deux perfections qui semblaient se repousser. La justice voulait des douleurs et du sang, la miséricorde voulait des pardons, et la Sagesse les a prises par la main, ces deux perfections jalouses, elle les a conduites sur le Golgotha (1). » Il n'est rien qui ne soit revanche de la Sagesse sur la malice du serpent, dans la victoire du bois de la Croix : *In quo Redemptor noster...* CALLIDUM *aspidem* SUPERAVIT (2), puisque la Sagesse a trouvé le moyen de vaincre Satan sur le lieu même de son triomphe, et avec l'instrument de son succès. *Per lignum servi facti sumus, et per sanctam Crucem liberati sumus* (3). Enfin, la Sagesse éternelle a réalisé le chef-d'œuvre préparé par elle depuis toujours, lorsque sur la Croix, « lit nuptial où le Christ engendre les élus », elle a fait sortir l'Église, Épouse bien-

(1) P. Monsabré, *La Croix et les idoles* (Retraite pascale, 1874).
(2) Matines de l'Exaltation, 1er rép.
(3) Ibid., IIIe nocturne, 2e ant.

aimée du Seigneur, de son côté entr'ouvert. Ce qui nous donne, pour le dire en passant, la meilleure raison de sa singulière tendresse pour la Croix de son Époux.

Mais quelle puissance ne voyons-nous pas se mettre au service de la Sagesse pour lui obtenir sa victoire ! Ce n'est pas exagérer que d'appeler, avec Bossuet, l'œuvre de la Croix « le miracle de la Toute-Puissance (1) », puisque jamais la vigueur divine ne s'est déployée davantage, non pas même dans la création du monde. Aussi la contemplation de Jésus exalté est-elle le plus sûr moyen d'affermir notre *espérance*. Elle nous donne conscience, tout à la fois, et de la force du bras sur lequel nous nous appuyons, et de l'extrême faiblesse de notre adversaire. « Ce qui fait ressortir davantage la puissance, c'est le contraste et la disproportion. Dans les mouvements naturels plus l'effet est grand et la cause petite, dans les prodiges plus la dérogation est éclatante et l'instrument vulgaire, plus nous admirons la puissance. Or dans la Passion de Jésus-Christ et dans les effets qu'elle produit, tout est contraste et disproportion (2). » Quand nous voyons l'humilité vaincre l'orgueil, et la fragilité triompher de la force, nous ne savons ce qu'il faut le plus admirer, de la Sagesse divine qui conçoit de tels desseins, ou de la Puissance qui les accomplit.

Le plus grand ennemi de Dieu, nous dit Bossuet, celui qui lui est le plus insupportable, celui qui choque le plus sa grandeur et sa souveraineté, c'est l'orgueil. Or, « c'est honorer l'orgueil que d'aller contre lui par la force, il faut que l'infirmité même le dompte. Ce n'est pas assez qu'il succombe, s'il n'est contraint de reconnaître son impuissance : il faut le renverser par ce qu'il dédaigne le plus.

(1) *Sermon pour l'Exaltation de la Croix.*
(2) P. Monsabré, *La Croix et les idoles.*

Tu t'es élevé, ô Satan, tu t'es élevé contre Dieu de toute ta force : Dieu descendra contre toi armé seulement de faiblesse, afin de montrer combien il se rit de tes téméraires projets... : Les opprobres, la pauvreté, l'extrême misère, la *Croix* en un mot détruira ton empire de fond en comble. *O puissance de la Croix de Jésus !* (1) » Le saint roi David, figure du Christ, n'avait-il pas prophétisé la puissance du Sauveur crucifié, lorsqu'il avait terrassé le géant Goliath, à l'aide d'un simple bâton, dans lequel il est aisé de reconnaître encore un symbole de la Croix ?

La disproportion saisissante qui existe entre l'instrument de la victoire, et l'œuvre réalisée par le moyen de la Croix, nous donne à comprendre tout ce qui est contenu de puissance et d'énergie dans le mystère de Jésus crucifié. Non seulement le Christ a réconcilié toutes choses en lui, du haut de sa croix, et rétabli la paix au ciel et sur la terre : *pacificans per sanguinem* CRUCIS *ejus sive quae in terris, sive quae in cœlis sunt* (3), mais il s'est servi des deux bras de sa croix pour étreindre les deux portions ennemies de l'humanité et les ramasser dans l'unité d'un seul corps (4).

Encore est-il que la puissance de la Croix, dont la victoire se poursuit à travers les siècles, agit toujours et partout avec cette force irrésistible, et cette subtile douceur, dont la Sagesse divine possède le secret. Jamais nous ne serons assez convaincus de la vérité de la promesse que nous a faite le Christ Jésus : *Quand j'aurai été élevé de la terre, je* TIRERAI *tout à moi.* Il n'est guère possible d'exprimer plus clairement la vertu *efficiente* et perpétuelle du

(1) *Loc. cit.*
(2) I Reg. XVII, 40 et ss.
(3) Col. I, 20.
(4) Eph. II, 16.

mystère de la Croix (1). Mais laissons Bossuet nous donner le commentaire de la parole du Sauveur : « Je tirerai, j'entraînerai : considérez avec quelle douceur, mais ensemble avec quelle force, se fait cette opération... Il nous tire par notre propre volonté qu'il opère si doucement en nous-mêmes, qu'on le suit sans s'apercevoir de la main qui nous remue, ni de l'impression qu'elle fait en nous. Suivons, suivons, mais suivons jusqu'à la Croix : car comme c'est de là qu'il tire, c'est là qu'il le faut suivre : il le faut suivre jusqu'à expirer avec lui : jusqu'à répandre tout le sang de l'âme : toute sa vivacité naturelle et se reposer dans le seul Jésus : car c'est se reposer dans la vérité, dans la justice, dans la sagesse, dans la source du pur et chaste amour... O Jésus, quelle vertu vous avez cachée dans cette Croix ! (2) » Se laisser *attirer* par Jésus crucifié, voilà ce qui est proprement se glorifier dans la Croix de Jésus.

Après cela comment ne pas mettre toute notre confiance dans la Croix du Sauveur? comment ne pas la saluer, avec la liturgie, comme étant notre unique espérance : *Spes unica*? Nous devons d'autant plus nous appuyer sur la Croix, que la victoire de Jésus est la nôtre, puisqu'en vertu du lien qui unit les membres du corps à leur Chef, nous avons été portés par le Christ sur la croix, et que tous nous pouvons répéter avec saint Paul : *Christo confixus sum cruci* (3). Dans l'office de l'Exaltation, l'invita-

(1) « Quia vero humanitas Christi est divinitatis instrumentum, ideo ex consequenti omnes actiones et passiones Christi instrumentaliter operantur in virtute divinitatis ad salutem humanam. Et secundum hoc passio Christi *efficienter causat* salutem humanam. » S. Th., III[a], q. 48, a. 6. Cf. R. P. Hugon, *La causalité instrumentale en théologie*, p. 100 et ss.

(2) *Méditations sur l'Évangile*. La dernière semaine du Sauveur, 16[e] journée.

(3) Gal. II, 19.

toire, qui formule toujours d'une manière très précise l'objet de la fête, nous exhorte à adorer le Christ-Roi exalté pour nous sur la Croix : *Christum Regem* PRO NOBIS *in Cruce exaltatum.* L'apôtre ne fait donc que tirer la conclusion logique de sa propre doctrine, lorsqu'il s'écrie avec une conviction pleine de noblesse : *Pour moi, Dieu me garde de me glorifier, si ce n'est dans la Croix de Notre-Seigneur Jésus-Christ.*

Satan, lui, ne se méprend pas sur la puissance de la Croix. Il abhorre cet objet, dont il ressent mieux que personne la redoutable efficacité. L'évocation de la Croix suffit à le mettre en fuite : *Ecce Crucem Domini : fugite, partes adversae* (1). Les fils de ténèbres partagent cette rage infernale contre le signe de notre salut. Les hérétiques ne font pas difficulté de reconnaître leur invincible aversion pour la Croix du Sauveur : « J'avoue, disait Théodore de Bèze, détester du fond du cœur l'image du crucifix. » Quant aux impies, ils voudraient effacer par toute la terre le souvenir de Jésus crucifié. Leurs efforts sacrilèges et leurs blasphèmes sont, d'une certaine manière, un hommage rendu à la Croix, parce qu'ils témoignent de sa vertu et révèlent aux chrétiens eux-mêmes qu'ils n'en sauraient jamais faire assez de cas.

La contemplation de Jésus crucifié alimente notre foi, affermit notre espérance, et surtout elle fait grandir notre *charité.* Car la victoire de la Croix, c'est, au suprême degré, le triomphe de l'Amour. L'Ancien Testament nous avait appris ce qu'est Dieu, tel que le peuvent connaître ses créatures raisonnables : *Il est Celui qui est* (2). Le Nouveau Testament nous révèle la définition de Dieu, selon ce qu'il est en lui-même, dans le mystère de sa vie divine, et c'est

(1) Vêpres de l'Exaltation, 3e ant.
(2) Exode, III, 14.

saint Jean qui nous livre ce secret : Dieu, dit-il, est charité, *Deus* CARITAS *est* (1). L'apôtre nous suggère, par là, que tous les attributs divins s'identifient, en quelque sorte, dans l'Amour incréé, de même que toutes les vertus chrétiennes s'unissent et se fondent, pour ainsi dire, dans la vertu de charité, qui est le lien de notre perfection surnaturelle, *vinculum perfectionis* (2).

Or, la divine charité se manifeste sur le Calvaire si débordante, qu'elle paraît absorber en elle toutes les autres perfections, ou, plutôt, se les assujettir ; car la Sagesse et la Puissance, la Justice et la Miséricorde font-elles autre chose que de servir l'Amour? Et tout d'abord, la Croix réalise le triomphe de l'Amour que Dieu se porte à lui-même. Elle constitue, en effet, le lieu où se rencontre et se croise cette dilection réciproque du Père pour le Fils et du Fils pour le Père, dilection dont l'Esprit-Saint est le lien substantiel. Dans un élan d'infinie tendresse, Dieu veut la croix pour son Fils unique, afin qu'elle soit l'instrument de sa gloire, en lui procurant l'extension de son corps mystique : *ut sit ipse primogenitus in multis fratribus* (3). Le Fils, lui aussi, veut la croix, mais pour s'anéantir devant son Père et lui offrir, par le moyen de son humanité, cet hommage absolu de lui-même, ce sacrifice d'adoration, qu'il ne pouvait lui rendre dans l'égalité de sa nature divine (4). Et, de part et d'autre, l'amour est vainqueur, puisque le Père est glorifié dans la croix de son Fils, et que le Fils est glorifié dans la croix par son Père.

Ce que nous voyons encore dans le mystère de la Croix, c'est le Père et le Fils rivaliser de tendresse envers la créature. Lorsque le Père, dans l'excès de sa charité, *propter*

(1) I Joan. IV, 16.
(2) Coloss. III, 14.
(3) Rom. VIII, 29.
(4) Philip. II, 5-8.

NIMIAM *caritatem qua dilexit nos* (1), livre aux hommes la Personne de son Fils, dans lequel il passe tout entier, et se retrouve tout entier, il se donne lui-même et plus que lui-même, en cet objet unique de son éternelle dilection : *Sic enim Deus dilexit mundum ut Filium suum unigenitum daret* (2). Qui donc n'est pas transpercé jusqu'au fond du cœur par ce mot déchirant de l'apôtre saint Paul, répété par l'Église avec un singulier accent dans l'office du Vendredi-saint : « Il n'a pas même épargné son propre Fils, mais il l'a livré pour nous tous : *Qui* ETIAM PROPRIO *Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum* (3) »? — Quant au Verbe, qui nous a aimés *jusqu'à la fin* (4), il ne s'est offert en sacrifice sur la croix que pour nous faire rentrer en lui et nous faire partager, en sa propre personne, tout l'héritage de la tendresse paternelle : *Et Christus* DILEXIT NOS, *et tradidit semetipsum pro nobis oblationem, et hostiam Deo in odorem suavitatis* (5). Il ne manquait donc rien pour que le sacrifice de Jésus fût un véritable holocauste puisque, fait remarquer saint Thomas, le feu matériel était remplacé par le feu autrement consumant de la charité : *Loco autem materialis ignis fuit in holocausto Christi ignis charitatis* (6).

Mieux encore que n'importe quel discours, l'exemple des Saints doit nous convaincre de la vertu souverainement efficace du mystère de la Croix. Tous les Saints ont compris la nécessité où nous sommes (*nos autem... oportet*) de chercher, dès ici-bas, notre béatitude et notre gloire dans le Christ Jésus crucifié, car c'est en Jésus crucifié que le

(1) Eph. II, 4.
(2) Joan. III, 16.
(3) Rom. VIII, 32. — Cf. Vendredi-Saint, 1re antienne de Laudes.
(4) Joan. XIII, 1.
(5) Eph. V, 2.
(6) IIIa, q. 46, a. 4, ad 1.

Père céleste a déposé toutes les richesses de grâce, destinées à notre sanctification ou glorification : ... *Vos estis in Christo Jesu, qui factus est* NOBIS *sapientia a Deo, et justitia, et sanctificatio, et redemptio : ut quemadmodum scriptum est : qui gloriatur,* IN DOMINO GLORIETUR (1).

Tout ce qui s'est répandu et se répandra jamais de sainteté dans le monde découle exclusivement de la Croix de Jésus. Dans la vie des Saints, les traits abondent qui attestent, d'une manière très significative, leur prédilection pour le mystère de Jésus crucifié, mystère dont ils faisaient l'objet continuel de leur contemplation (2). S'il pouvait nous parler du haut de la gloire où il réside, le Docteur Angélique ne manquerait pas de nous dire que c'est dans la Croix de Jésus qu'il a puisé, tout ensemble, et sa science admirable des choses divines et son angélique charité. On serait tenté de mettre sur ses propres lèvres ce mot que lui-même tenait du Docteur Séraphique : « Le crucifix, voilà toute ma bibliothèque. » A deux reprises, la légende du bréviaire nous montre saint Thomas agenouillé devant l'image de Jésus en croix et y devenant l'objet des plus insignes faveurs. Qui ne connaît sa sublime réponse au divin Maître? Comme Jésus crucifié félicitait le saint Docteur d'avoir si bien écrit de Lui, et lui demandait la récompense qu'il voulait recevoir : « Pas d'autre que vous-même, Seigneur, répondit-il : *Non aliam, Domine, nisi teipsum* ». Cette parole, où la charité de saint Thomas se livre tout entière, ne ressemble-t-elle pas beaucoup à la fière protestation de l'Apôtre : *Mihi autem absit gloriari, nisi in Cruce*

(1) I Cor. I, 30-31.

(2) Dans le beau tableau d'Albert Dürer, au musée de Vienne, qui représente la *Toussaint*, on voit le Père céleste tenant sur ses genoux son Fils crucifié et l'offrant à la contemplation des Saints. Tous ont les yeux fixés sur le Sauveur. On ne pouvait mieux exprimer l'idée de la glorification dans la Croix de Jésus.

Domini Nostri Jesu Christi? Ils ne veulent trouver, l'un et l'autre, leur gloire et leur félicité que dans la Croix du Rédempteur.

Sachons donc faire nôtre la suggestive collecte de la fête de l'Exaltation, où l'Église, toujours avec cette justesse d'expression dont elle a le secret, demande à Dieu de nous procurer ici-bas, par le moyen d'une connaissance profonde du mystère de la Croix, les mérites qui nous feront jouir dans le ciel du fruit glorieux de ce mystère : *ut, cujus mysterium in terra* COGNOVIMUS, *ejus redemptionis praemia in coelo mereamur.*

fr. EMMANUEL FLICOTEAUX, O. S. B.
Oosterhout.

L'usage des Saintes Écritures d'après l'*Expositio in Psalmum CXVIII* de saint Ambroise

A considérer uniquement Ambroise de Milan comme l'évêque politique, le diplomate avisé, le conseiller des empereurs et le dispensateur de leurs faveurs, on court le risque de n'avoir de sa physionomie qu'une vue toute extérieure et par conséquent fort incomplète. Les âmes pieuses ne sauraient en tous cas en rester là. Non contentes de suivre le grand évêque à la cour de Milan, elles aimeront aussi pénétrer dans cette partie retirée de sa demeure où, fatigué des soucis d'une administration absorbante, il peut enfin se retrouver lui-même. C'est là d'ailleurs qu'Augustin nous l'a montré utilisant ses rares moments de loisir sans doute pour prendre un peu de nourriture, mais plus encore pour contenter son âme en se replongeant dans la lecture du Livre Saint qu'il n'a laissée qu'à regret. « Quand il lisait, écrit saint Augustin qui avait eu souvent l'occasion de l'observer, ses yeux dévoraient les pages, son cœur disposait son intelligence à en pénétrer le sens, sa voix seule et ses lèvres demeuraient en repos. »

Il était à ce point absorbé qu'Augustin hésitait à l'interrompre et se retirait souvent, satisfait et édifié de l'avoir vu, mais sans avoir osé lui parler. « Je m'asseyais et,

après être resté longtemps sans rien dire (qui eût osé troubler un lecteur si absorbé?), je me retirais, présumant que pendant les courts instants qu'il pouvait saisir pour délasser son esprit, fatigué du tracas de tant d'affaires étrangères, toute distraction nouvelle lui serait importune (1). »

Ainsi le véritable Ambroise, celui que la grande histoire laisse d'ordinaire dans l'ombre et que les lignes de ce fin portrait manifestent, est essentiellement un contemplatif, qui ne supporte la vie active avec ses charges qu'en venant se refaire le plus souvent possible au contact des Saintes Écritures.

Ambroise les a aimées avec passion ; et, à le voir occupé à les lire avec une telle attention, on se prend à répéter l'éloge que la liturgie romaine fait des pontifes : « La loi de Dieu est dans son cœur... il aimait la loi divine » ; éloge qui a pu nous paraître quelquefois banal et monotone, mais dont on saisit la vraie portée quand on l'applique à des cas concrets. On se dit alors que l'Église a merveilleusement pénétré le secret de l'âme de ses saints. Un tel éloge convient en tous cas merveilleusement à la vie d'Ambroise de Milan.

Il est d'ailleurs facile de s'en convaincre, car maintes fois, dans sa correspondance, dans ses sermons familiers à son peuple et dans le reste de son œuvre exégétique, celui qu'on a si bien nommé le *Sacerdos magnus* de la Bible s'est lui-même expliqué sur le charme qu'il trouvait au commerce assidu des Livres Saints. Cependant il n'a livré nulle part avec plus d'abandon son intime pensée sur ce point, comme dans le Commentaire du Psaume CXVIII^e^. Cet hymne prolongé à la Loi dans lequel la même pensée revient sans cesse sous des formes à peine variées, comme un refrain d'amour, l'y invitait, semble-t-il, tout naturel-

(1) *Confessions*, VI, 3. P. L., XXXII, col. 720-721.

lement. De fait, il l'aimait particulièrement, il le considérait comme « le psaume lumineux par excellence, semblable au soleil qui répand sa clarté chaude en plein midi (1) ».

C'est précisément l'âme d'Ambroise si profondément pénétrée d'Écriture qu'on voudrait présenter au lecteur, épanouie à la « clarté chaude » du psaume, et livrant alors vraiment le parfum le plus exquis de sa piété. On voudrait en même temps dégager des autres considérations édifiantes, auxquelles elles se trouvent mêlées dans ce commentaire, celles qui intéressent plus spécialement l'usage des Livres Saints, la préparation que le chrétien doit apporter pour les mieux pénétrer, ce qu'il faut y chercher, enfin les effets merveilleux que cette lecture produit presque nécessairement dans les cœurs bien disposés.

Ces considérations méthodiquement groupées constituent une théorie très complète de la lecture sainte, un document catholique de premier ordre qu'on ne feuillettera pas sans profit spirituel.

I

La préparation morale à la lecture des Livres Saints.

On ne peut manquer d'être frappé tout d'abord du rôle fort important que saint Ambroise attribue à la préparation morale en vue de la lecture sainte. Préparation accessoire, en somme, dans l'élaboration de la science humaine, mais que le chrétien, soucieux de scruter comme elle mérite de l'être la Parole divine, ne saurait par contre négliger. Comprendre les Écritures n'est point, en effet, le travail exclusif de l'intelligence. Un cœur bien disposé,

(1) P. L., XV, col. 1197.

libre de passions, tout entier tourné vers Dieu, est une aide d'une vertu singulière pour l'esprit qui s'applique à découvrir le sens profond des textes... Que de mystères de nos Saints Livres sont ainsi cachés aux sages et révélés aux cœurs simples!

Ambroise, préoccupé de l'influence de ces dispositions morales, qui sont loin d'être identiques chez tous, en conclut fort justement que les âmes ne sont pas dans la même situation vis-à-vis du Livre Saint selon qu'elles ont déjà péché ou selon qu'elles n'ont que peu ou presque pas transgressé la loi divine. Les premières voient dans la lecture sainte un moyen de se purifier de leurs fautes. Elles cherchent dans les Écritures une règle morale, une formule d'ascétisme : « hoc debilitatis est remedium. »

Les autres, déjà purifiées, leur demandent un supplément de force, un accroissement de santé spirituelle, une lumière qui, déjà ici-bas, leur permette d'entrevoir quelque chose des réalités invisibles. L'Écriture est pour de telles âmes une source de vie mystique : « illuc robur sanitatis (1) ».

Comme il vaut mieux, dès lors, n'avoir jamais péché! Sans doute, ce repentir est un acte généreux, mais la perspective de fautes à expier n'en ralentit pas moins la marche joyeuse de l'âme, elle l'alourdit, et l'empêche de goûter en toute tranquillité la Parole Sainte sans arrière-pensée.

Cette facilité que donne la pureté à entrer sans préambule dans l'intimité du Livre Saint, suffirait même à la recommander sans autre argument. Ce serait là vraiment une de ses belles, une de ses nobles raisons d'être que cette affinité secrète qu'elle établit entre l'âme et la Parole. La pureté en effet, en isolant le chrétien, crée autour de lui une atmosphère de silence qui serait un poids intolérable

(1) P. L., XV, col. 1209.

si la lecture des Livres Saints ne venait l'occuper agréablement et la remplir : « Il pourra s'asseoir tout seul, écrit Ambroise à la suite de Jérémie, de l'homme qui a porté le joug depuis sa jeunesse, semblable à celui qui n'a point trouvé son pareil, comblé de faveurs divines qu'il est seul à apprécier. Il se tiendra silencieux, détaché de ce qui passionne d'ordinaire le reste des hommes, libre de toute attache charnelle, il goûtera à loisir la parole de Dieu qui livre de préférence les trésors de sa richesse à ceux qui s'asseoient ainsi à l'écart de tous en silence (1). »

D'ailleurs, ce contact paisible avec les Livres Saints à l'aurore de la vie procure une avance incontestable sur ceux qui les abordent seulement vers le tard. Ambroise le savait mieux que tout autre, lui qui, improvisé évêque, s'était vu dans la nécessité d'assimiler l'Écriture en hâte pour ne point se trouver inférieur aux devoirs de sa charge pastorale. Heureux plutôt, selon lui, ceux qui, s'étant familiarisés dès leurs tendres années avec la lettre de la Loi, ayant acquis une science suffisante des langues sacrées, nourris des pieux commentaires de la tradition catholique, arrivent à l'âge adulte déjà munis de cette première formation. Pour ces privilégiés la seconde partie de la vie se passe alors à jouir librement de l'Écriture, à récolter les fruits du doux labeur fourni pendant les années de l'adolescence. Ce noviciat intellectuel, sorte de saint recueillement que les païens eux-mêmes, remarque Ambroise (2), connaissaient déjà sous une certaine forme puisque Pythagore l'avait institué pour ses disciples, transforme l'âme, la libère des soucis mesquins et l'attache entièrement au Livre Saint. Elle acquiert comme un sens nouveau qui lui permet de lire le texte sacré non plus avec des yeux matériels, mais avec ces yeux de colombe dont parle le Cantique, qui

(1) P. L., XV, col. 1210. — (2) P. L., ibid.

ont la blancheur du lait parce qu'ils sont sincères et purs (1). Elle peut alors sonder les mystères et pénétrer les secrets de la divine Écriture.

Ces précautions peuvent sembler superflues à ceux qui ne voient dans nos Saints Livres que des livres ordinaires à peine différents de ceux des hommes. Le vrai chrétien en a une idée autrement élevée. L'Écriture est pour lui le livre mystérieux par excellence, le livre à part : « C'est une mer, écrivait Ambroise à l'évêque Constantius de l'Écriture, qui a en soi des sens profonds et tout le mystère des énigmes prophétiques (2). » On ne saurait donc la lire avec trop de respect, avec trop de pureté, de sincérité — on ne saurait trop craindre de mêler à l'interprétation des textes quelque chose de terrestre, de matériel, et commettre ainsi un véritable adultère à l'égard de la pensée divine (3). Il ne faut pas profaner les mystères des pensées prophétiques et les voir avec notre trop courte vue. C'est donc aux âmes purifiées par la vie chaste, à celles qui, ayant porté le joug de la Loi depuis leur jeunesse, se sont de la sorte acquis des droits à la comprendre, que l'Écriture manifeste la richesse de son contenu. C'est à ces âmes soucieuses de leur vie intérieure, qu'Ambroise propose la lecture sainte. Elles sont désignées pour y trouver à la fois l'aliment et la récompense de leur pureté.

II

La lecture des Livres Saints

Cet aliment spirituel caché dans les Livres Saints, la lecture publique, celle qui est faite à l'église, aidera merveilleusement à le découvrir. La parole de Dieu prend, en effet,

(1) P. L., XV, c. 1414. — (2) Epître II, 3. — (3) P. L., XV, col. 1361.

dans ces assemblées tout son relief; tout concourt à le lui donner : le commentaire de l'évêque qui, dès que la voix du lecteur s'est tue, revient sur les points essentiels du texte, en dégage une leçon, communiquant à l'auditoire le résultat de sa propre méditation; la psalmodie qui apaise l'âme, la berce doucement et permet à la parole de s'insinuer jusque dans ses parties les plus intimes. Elle avait, en effet, un charme prenant dans les églises milanaises depuis qu'Ambroise y avait introduit la psalmodie en chœur. Augustin, alors jeune professeur, pleurait « au son de cette psalmodie », remué profondément par les voix de « l'harmonieuse Église » de Dieu (1).

Ambroise excellait à organiser les réunions liturgiques, et il s'ingéniait à augmenter leur éclat. Rien de bienfaisant, selon lui, comme cette méditation de la Parole divine rythmée par le chant. N'y a-t-il pas là un moyen particulièrement délicat et sûr d'appeler le Christ, de l'inviter à se rapprocher de l'âme? Ambroise est au comble de la joie quand de sa *cathedra* il entend s'élever du sein de cette foule, véritable « mer mouvante et bruyante » (2) répandue dans les nefs de la basilique, le concert de voix innombrables, majestueux comme le bruit des grandes eaux. Il lui semble que les paroles de l'Ancien et du Nouveau Testament, passant alors sur des milliers de lèvres, prennent soudain un accent nouveau. Cet hommage collectif à la Loi est supérieur à tout ce que les chrétiens peuvent avoir pour elle, au-dedans d'eux-mêmes, d'amour individuel, au culte privé qu'ils peuvent lui rendre au fond de leur cœur. Les accents de l'Église qui prie ont un charme incomparable : on dirait que les âmes ont soudain mis en commun tout ce qu'elles pourraient avoir de foi, de vertus, de grâces spirituelles, en un mot, pour s'en faire une

(1) *Confes.*, IX, 7. P. L., XXXII, col. 779. — (2) *Hexameron*, III, 15.

parure. Leurs louanges réunies ne sont-elles pas comme « autant de battements destinés à provoquer la venue du Christ », comme « autant de baisers pieux, affectueux (1) »?

L'Église, au moment de pareilles solennités, apparaît à Ambroise sous les traits de l'Épouse du Cantique « qui monte du désert enivrée de délices » ; elle est toute à la joie, et quand les lectures se poursuivent le long des nuits entrecoupées par le chant des psaumes, elle « brille alors au sein des ténèbres d'un éclat incomparable (2) ».

— C'est fort bien sans doute de venir à l'église entendre la parole de Dieu. Cependant Ambroise s'est aperçu que trop de ses auditeurs qui ont l'air d'écouter la lecture et l'homélie, sont ailleurs en réalité : semblables aux statues dont parle le Psaume, « elles ont des yeux et ne voient point, des oreilles et n'entendent point ». D'autres se perdent en bavardages stériles, et les diacres ont fort à faire pour obtenir le silence (3). Cette façon d'assister aux réunions du culte chrétien est loin d'être respectueuse pour la parole de Dieu. Malheureusement bien des prêtres ne sont guère plus édifiants. Eux qui devraient s'appliquer plus que d'autres à méditer l'Écriture, puisqu'ils sont par définition dans l'Église les professionnels de la lecture sainte, en restent trop souvent à une « lecture de métier », répétant machinalement des mots et des phrases dont ils seraient incapables de donner le vrai sens. Est-ce là cette « lecture scrupuleuse et attentive » (4) qu'on serait en droit d'attendre d'eux?

Ces pénibles constatations amènent Ambroise à conclure que l'usage liturgique, que la lecture publique de l'Écriture, tant pour les fidèles que pour les prêtres, ne sau-

(1) P. L., XV, col. 1477. — (2) Ibid. — (3) *In Psalmo I* Enarrat. IX. — (4) P. L., XV, col. 1345.

raient être réellement profitables et rester vivants que s'ils sont fécondés par un travail personnel préalable qui dispose l'âme à en retirer du fruit. En fait, « il est nécessaire de porter une attention continuelle à la Loi de Dieu » pour l'entendre dignement à l'église. Si la pensée du Livre Saint ne constitue pas le fond des préoccupations ordinaires de la vie, il est fort à craindre que la lecture liturgique devienne un exercice stérile : « ceux qui fuient la lecture des prophètes, ceux qui ne lisent pas l'Écriture en particulier, dans leurs demeures, n'ont pas de goût à l'entendre à l'église (1) », remarque fort justement Ambroise. En effet, ils arrivent distraits, et la semence, c'est-à-dire la Parole, est étouffée en eux par ces soucis de la vie dont parle la parabole; soucis qu'ils devraient abandonner au seuil de l'église, mais qu'ils y introduisent trop souvent. Ils n'ont que vacarme dans l'esprit. Ainsi la nécessité de la lecture privée des Saints Livres s'impose comme le complément naturel de la lecture publique. C'est elle qui fixera l'âme dans un état de méditation constante que ni le sommeil de la nuit ni les affaires du jour ne pourront interrompre.

Qu'on n'objecte pas qu'un chrétien engagé dans les soucis du siècle n'a pas le temps de lire l'Écriture. Il y a du temps pour tout, réplique Ambroise, pour les affaires du siècle et pour les choses de Dieu : « Fais deux parts de ton temps, conseille-t-il au chrétien pieux, une pour Dieu et une autre pour les occupations matérielles. Quand tu ne peux plus rien faire dehors, quand il fait nuit, vaque aux choses de Dieu, *Deo vacato*; abandonne-toi au plaisir de prier, et pour ne pas t'endormir, psalmodie; trompe ainsi ton sommeil (2). »

Ambroise goûte particulièrement le silence de la nuit; il y trouve un charme mystique. Rien ne lui paraît favo-

(1) P. L., XV, col. 1204. — (2) Ibid., col. 1479.

riser la lecture des Saints Livres comme ces longues heures pendant lesquelles aucun bruit extérieur ne se fait plus entendre. Aussi souhaite-t-il que le lever du jour surprenne parfois le chrétien courbé sur le texte sacré : « Lorsque le jour te trouve occupé à méditer les paroles divines, lorsque tu te délectes dans la psalmodie, tu peux dire vraiment au Seigneur : C'est vous qui réjouissez le matin et le soir (1). »

Il voudrait que tous fussent semblables à David, qui demandait à être instruit de la Loi au point de n'en rien ignorer ; désir que comprennent ceux que la parole de Dieu a une fois conquis. Ces privilégiés ont peine à s'en détacher ; elle est devenue pour eux une hantise. Ils passent à la méditer tout leur temps libre. Ils ne s'en rassasient pas. Tous les suppléments de lecture leur sont bons, et ils les saisissent avec avidité : « hallucinatio,... longa meditatio et morosa quaedam mentis intentio... (2) »

En effet, si on ne porte pas un certain désir ardent dans la méditation des Livres Saints, on ne les pénètre qu'incomplètement. On s'exercera donc longtemps à cette méditation. N'en fait-on pas de même, du reste, quand on veut acquérir une supériorité intellectuelle ou physique ? On ne devient pas plus en un jour un athlète qu'un chrétien instruit de la Loi : « De même que celui qui exerce ses membres à la palestre les exerce longtemps, de même celui qui veut former son esprit à la lecture des Écritures doit l'exercer le plus souvent possible (3). » Ces exercices répétés, multipliés, rapprochent peu à peu la Parole bénie de l'âme qui désire se l'approprier, en faire sa compagne désormais inséparable.

Pour mieux traduire sa pensée sur ce point et caractériser l'empressement que doit apporter l'âme à pénétrer le

(1) P. L., col. 1478-9. — (2) Ibid., XV, col. 1245. — (3) Ibid.

mystère de la Parole, Ambroise recourt à une gracieuse comparaison. Il rapproche l'attitude de l'âme à l'égard de la parole de Dieu de celle d' « une jeune femme qui, du bord du rivage, attend sans se lasser l'arrivée de son époux ; dans chaque bateau qu'elle aperçoit elle croit reconnaître celui qui ramènera l'être cher. Elle craint, en détournant ses yeux un moment, de ne pas être la première à apercevoir celui qu'elle attend ; elle craint de ne pouvoir lui dire la première : Te voilà, cher mari ! » (1)

Il y a là, à la fois, une impatience dans le désir, un empressement, un scrupule affectueux, une direction de regard résistant à toutes les distractions qui conviennent admirablement à l'âme curieuse de la parole de Dieu. Cette Parole, précieux trésor, lui arrive dans ce navire mystérieux que sont les Saints Livres. Semblable à la jeune femme, l'âme le regarde venir ; mais il est encore lointain, enveloppé dans le brouillard, difficile à distinguer. Ainsi les Livres Saints sont tout d'abord extérieurs à l'âme... Peu à peu cependant, à mesure que l'œil intérieur se familiarise avec lui, le navire se rapproche et la Parole avec lui. « Dressons donc notre cœur, s'écrie Ambroise, afin de comprendre l'enchaînement des Écritures, demandons au Seigneur de faire venir la Parole jusqu'à nous et de nous en donner le sens. A force de fixer notre regard intérieur sur les Livres Saints, nous apercevrons la nef qui porte la Parole. Elle est lointaine encore, on ne la distingue qu'imparfaitement : raison de plus de courir tout de suite au port de la vérité pour la mieux distinguer, pour la recevoir dès son arrivée (2). »

Rien n'est plus conforme au christianisme authentique que cette recherche passionnée et comme anxieuse de la parole de Dieu. Rien n'est beau pour Ambroise comme de

(1) P. L., XV, col. 1351. — (2) Ibid., col. 1352.

voir ces yeux qui languissent après la Parole! Une telle position effraiera peut-être les chrétiens pusillanimes, occupés avant tout de leur bien-être. Ils craindront d'épuiser leur santé en apportant à la lecture sainte une tension d'esprit qu'ils exagèrent et jugent par suite excessive. Ames peu généreuses qui n'osent rien risquer pour mieux pénétrer la Parole aux sens cachés. Pourtant Ambroise ne dédaigne pas plus qu'eux les règles d'hygiène proposées par la médecine ; mais il estime qu'il est bon de s'en affranchir parfois, du moins dans ce qu'elles peuvent avoir de trop absolu. Si on les prenait au pied de la lettre, quelle vie terne! Pas de jeûnes, pas de veilles, car la médecine considère ces pratiques comme inutiles, sinon comme préjudiciables. Plus encore s'interdirait-on la méditation persistante. Et on voit effectivement des chrétiens plus soucieux de rechercher le salut qui vient des médecins que celui qui vient de Dieu. On dirait que, pour eux, le but de la vie est atteint s'ils arrivent au terme de leurs jours en parfaite santé sans avoir été trop souvent arrêtés par des malaises. Comme s'il n'y avait pas de petits malaises salutaires, comme s'il ne valait pas mieux chercher le Christ avec passion dans les Écritures que penser sans cesse à l'hygiène! (1) D'ailleurs, on n'empêchera pas ceux qui ont mis leur joie à méditer la Loi de s'y appliquer jonr et nuit avec une tension d'esprit qu'ils préfèrent justement à une vie routinière et paresseuse. Ambroise les approuve hautement de se rendre libres ainsi en faisant passer les soucis corporels au second plan.

D'autres diront du chrétien occupé de la sorte à méditer la parole de Dieu qu'il est un oisif, une non-valeur sociale. La contemplation avait ses détracteurs à l'époque même

(1) P. L., XV, col. 1519.

où l'idéal ascétique séduisait tant d'âmes. Ces critiques extérieures seraient méprisables si, à la longue, elles ne déteignaient sur l'esprit des fidèles, au point de les amener parfois à penser que « porter une attention si soutenue à la lecture sainte, c'est déployer une activité moindre que n'en déploient ceux qui fournissent un travail matériel (1) ».

Ambroise ne saurait trop mettre en garde contre un tel préjugé qui le blesse au vif : « Comme si, remarque-t-il, celui qui se passionne pour la parole de Dieu était un oisif, comme si son travail n'était pas supérieur à tous les autres travaux ! » Il défend avec véhémence les droits de la contemplation, protestant énergiquement contre ceux qui ne reconnaissent de valeur qu'à l'ascèse, à la pratique des vertus, aux œuvres extérieures, et condamnent la mystique, le travail de l'intelligence occupée à scruter la parole de Dieu. N'est-ce pas, au contraire, un vrai et noble travail que d'essayer d'acquérir la Sagesse par la pratique assidue des Livres Saints? Marie ne fut-elle pas louée parce qu'elle écoutait la parole de Dieu alors que Marthe s'agitait? « Ainsi, connaître la Parole, conclut Ambroise, est, de l'avis même du Sauveur, un travail plus noble que de s'agiter (2). » Du reste, on ne lit bien l'Écriture que dans le silence, dans le recueillement. Heureux ceux qui, désirant porter une attention plus complète à la parole de Dieu, vivent séparés du monde comme ces moines et ces vierges qu'Ambroise dirige ! Eux, du moins, ont supprimé radicalement tout ce qui pouvait s'interposer entre leur âme et le Livre Saint... Mais, même les fidèles, aux prises avec les nécessités de la vie du temps, ne sont pas dispensés d'établir au-dedans d'eux-mêmes cet esprit de recueillement si favorable à la lecture sainte. A leur manière ils sont tenus

(1) P. L., XV, col. 1352-1353. — (2) Ibid.

de réaliser ce renoncement au monde qui permet d'y rester étranger par la pensée tout en y étant extérieurement mêlé.

Ce ne sont pas eux qui se laisseront prendre à cette figure du monde qui en séduit tant d'autres. Qu'importent pour eux les bruits profanes? A quoi sert de se répandre en commentaires stériles sur tout ce que l'on voit autour de soi? Le vrai chrétien a tant d'autres choses plus captivantes à écouter! Il a des histoires autrement intéressantes à lire : « Dans la Genèse, dans l'Exode, dans le Lévitique, dans les Nombres, le Deutéronome, le livre de Josué, le livre des Juges, les livres d'Esdras, l'Évangile et Actes (1) », avec tout cela il n'a que faire des bruits du monde...

*
* *

Une pareille attention portée à la parole de Dieu, ce silence que l'âme établit jalousement autour d'elle, s'expliquent par ce qu'elle souhaite découvrir au bout de sa lecture : le Christ, fin de la Loi (2).

La pratique assidue des Livres Saints nous met, en effet, sur ses traces, nous excite à courir à sa poursuite, tels les chasseurs à la poursuite du cerf dans la forêt, nous convie, en somme, à une recherche mystique du plus haut intérêt : recherche ardue parfois, car le texte sacré n'est pas toujours facile à pénétrer, mais qui n'est pas cependant sans jouissances, car, même à ces moments de doute, de recherche, une lumière, que nous n'attendions plus, se lève soudain pour nous comme d'une hauteur, d'une colline. Elle illumine notre âme, elle y répand de manière sensible la vérité que nous désespérions de pouvoir découvrir (3) : douce récompense, tendre lumière

(1) P. L., XV, col. 1517. — (2) Ibid., col. 1258. — (3) Ibid., col. 1270.

qu'apprécient à leur vraie valeur ceux « qui gardent la parole de Dieu dans leur cœur, comme on y garde les paroles d'un absent (1) », avec ce même amour inquiet, avec le même souci de ne pas perdre de vue, fût-ce un instant, le souvenir de l'être cher.

Ainsi, que chaque difficulté rencontrée au cours de la lecture sainte nous émeuve comme si la Parole allait nous être ravie. Cette émotion, cette crainte, sont l'excitant de la recherche mystique. Ces obscurités nous font désirer avec plus d'ardeur encore l'arrivée de l'absent qui, caché un moment dans les passages obscurs, réapparaît soudain, console l'âme par sa présence et disparaît de nouveau : « ainsi le Christ bondit souvent dans nos cœurs du fourré, comme la biche du cantique. Il passe; il s'en va; il revient de nouveau si nous le suivons, si nous le cherchons, si, nous inspirant de l'enseignement des Docteurs de l'Église, nous savons ressusciter en nous la Parole qui s'en était allée et qui avait fui. L'âme s'écrie alors, comme l'Épouse du Cantique : Mon bien-aimé s'est retiré et est passé ailleurs, mais je m'étais fondue au son de sa voix (2). »

Le chrétien pieux se tiendra donc sans cesse à l'affût sur ces collines et ces montagnes qui sont les Écritures. Il aura sans cesse l'oreille au guet. Il considérera les livres de la Loi et des Prophètes, ceux du Nouveau Testament comme des champs prêts pour la moisson et dans lesquels le Christ, lors de son passage, devra le trouver occupé à glaner (3).

*
* *

Néanmoins, on ne saurait le dissimuler, l'âme livrée à ses propres forces, et quelle que soit d'ailleurs son ardeur, sa science des Écritures, ne tirera point de la parole de

(1) P. L., XV, col. 1270. — (2) Ibid. — (3) Ibid., col. 1271.

Dieu tout le profit qu'elle peut espérer y trouver. Elle a besoin d'être guidée dans sa méditation. Elle doit se souvenir que personne ne peut briser le sceau qui tient fermé le livre sacré, si ce n'est le Christ lui-même et l'Église, confidente de ses secrets. En effet, « l'Église n'est pas seulement instituée pour fixer la règle des mœurs, mais aussi pour nous livrer les secrets du ciel (1) » contenus dans les Écritures. Elle a « deux yeux ouverts : l'un sur ce qui est de la morale, l'autre sur ce qui est de la mystique (1) ». Elle n'est pas seulement fiancée au Christ comme l'âme; elle est son épouse. Elle jouit, par conséquent, d'une intimité avec le Christ à laquelle l'âme participe, sans doute, mais dans la mesure seulement où elle s'unit davantage à l'Église.

Cette Église, le Roi l'a introduite dans le Saint des saints de l'Écriture ; il lui en a donné les clefs pour qu'elle en ouvre les portes jusque-là fermées (2).

Mais encore faut-il s'adresser à la véritable Église. Ce qui frappe tout particulièrement Ambroise, c'est que l'Église catholique est seule à posséder la bonne interprétation des Écritures; elle seule en mesure la vraie portée : « elle seule, en tous cas, peut dire : J'accepte l'Ancien et le Nouveau Testament. Aucune autre Église ne peut en dire autant, ni la synagogue qui n'admet pas la lettre du Nouveau Testament et, par contre, méconnaît le sens spirituel de l'Ancien; ni les hérétiques manichéens qui rejettent les prophètes (3). »

L'Église catholique, en somme, reflète sur son visage sans rides la grâce de l'Ancien et du Nouveau Testament (4).

Que les âmes se tournent donc vers son visage radieux !

(1) P. L., col. 1431. — (2) Ibid., XV, col. 1207. — (3) Ibid., col. 2522. — (4) Ibid., col. 1522.

Elles saisiront alors la portée mystique de l'ancienne Loi. Qu'elles aillent vers cette Église qui possède, dans le Testament des douze Patriarches et des douze Apôtres, les fontaines intarissables où l'on peut à loisir étancher sa soif spirituelle, qui prépare avec l'ancienne Loi une nourriture réconfortante et d'assimilation facile (1). Il n'est pas toujours aisé, en effet, de tirer du texte sacré un sens mystique utile à l'âme. L'Église catholique connaît cet art divin. Elle sait rendre les textes vivants. Elle sait les assaisonner comme on assaisonne les aliments, mitigeant les uns ou relevant les autres, selon le cas.

Ambroise convient que c'est particulièrement délicat en ce qui concerne l'Ancien Testament. Il a parfois des rudesses telles que l'âme, au premier abord, ne voit pas bien ce qu'elle pourra retirer (2). Cependant cet aliment, en apparence peu savoureux, renferme une valeur vitale qu'il serait fâcheux de méconnaître. Il y a donc un parti chrétien à tirer des passages de l'Ancien Testament : telle est l'idée fondamentale de l'exégèse d'Ambroise : ceci doit s'entendre même des passages qui semblent les plus indifférents. C'est ainsi, par exemple, que la violation presque constante, peut-on dire, de la Loi par le peuple juif, sa luxure, ses ruses, son avarice, nous font apprécier davantage la venue du Christ; l'exposé de pareilles tares morales amène tout naturellement à désirer le médecin des âmes, l'Agneau qui efface les péchés du monde, « Celui qui est la vie, le salut de ceux qui vont mourir (3) ».

L'Ancien Testament s'achève donc dans le Nouveau (4), et c'est en fonction de la Loi nouvelle que la Loi ancienne doit être lue et interprétée. Envisagée de la sorte, elle reprend sa vraie valeur; elle n'apparaît plus au chrétien

(1) P. L., XV, col. 1432. — (2) Ibid., col. 1433. — (3) Ibid., col. 1436. — (4) Ibid., col. 1442.

comme un document historique périmé, mais comme un livre dont l'intérêt spirituel demeure. L'image de Jésus s'y trouve cachée, en effet, presque à chaque page, et c'est une douce occupation, en vérité, de s'appliquer à l'y découvrir. Tous n'y arrivent pas, car, percevoir le sens mystique des Écritures est un don que Dieu fait à l'âme, une récompense de la prière (1). En tous cas, pour celui qui le possède, l'Écriture devient semblable à un champ fleuri, émaillé de mystères que l'œil intérieur ne se lasse pas de contempler, à un bon pâturage dans lequel le chrétien se rassasie et se refait : « Ce sens mystique des Écritures, déclare Ambroise, est une sorte de pain qui refait le cœur de l'homme, c'est ce que la parole de Dieu a de plus exquis : *velut fortior cibus Verbi* (2). » Heureux celui qui sait trouver dans le Livre Saint cette nourriture forte! Heureux celui qui sait y découvrir cet or de l'esprit : *aurum mentis* (3) » qu'est le sens spirituel! Il possède la vraie richesse. Il a mis la main sur le trésor caché dans le champ des Écritures.

III

Effets dans l'âme de la lecture des Livres Saints

En possession de ce trésor, le chrétien y attachera tout naturellement son cœur. Non content de fixer son esprit sur le Livre Saint au moment où celui-ci est ouvert devant ses yeux, il ruminera sans cesse la nourriture spirituelle : *pabulum spiritale*, qu'il a recueillie au cours de sa lecture et qu'il emporte dans sa mémoire, comme certains animaux emportent dans leur estomac la nourriture prise au passage et la ruminent à loisir le long du jour (4).

(1) P. L., XV, col. 1435. — (2) Ibid., col. 1388. — (3) Ibid., col. 1507. — (4) Ibid., col. 1289.

Qu'est-ce à dire, sinon que la méditation bien comprise doit pénétrer la vie et, loin de s'en détacher, faire corps avec elle? On reconnaît vite, d'ailleurs, les amis de l'Écriture à l'empressement qu'ils manifestent « à s'intéresser à la parole de Dieu par-dessus tout, à s'en entretenir, à régler d'après elle leur conduite, essayant de réaliser une identité de plus en plus parfaite entre le texte sacré et leur manière d'agir (1) ». Un tel scrupule dans l'action ne se retrouve pas chez ceux qui négligent la lecture des Livres Saints. — Alors que les premiers ont devant eux à tout instant quelque passage du texte sacré qui les invite à plus de perfection, qui les rend mécontents d'eux-mêmes, parce qu'ils voient trop ce qui leur reste à faire pour se conformer aux préceptes du Maître, les autres sont satisfaits à bon compte; ils restent sur les positions acquises, ne songeant même pas que le degré de perfection qu'ils ont atteint puisse être dépassé; ils perdent, en définitive, la notion et le goût du développement chrétien : déplorable conséquence de leur divorce avec la Parole bénie. Autrement étroits, autrement intimes sont les liens qui unissent le juste à la Parole : « il s'inspire d'elle, il ne sait plus rien faire sans elle (2) ». C'est une sorte de mariage spirituel : *Anima justi sponsa est Verbi* (3), une vie nouvelle, qui prennent naissance dans l'âme dès l'instant où la Parole éternelle, telle une semence féconde, descend dans ses parties secrètes : *in mentis uterum.* C'est un liquide nourricier qui circule, dès lors, avec abondance dans les veines de l'âme : *in venas mentis* (4), apportant à tout l'organisme spirituel l'énergie constante dont il a besoin. Ainsi le chrétien, familier du Livre Saint, peut reprendre, en se l'appropriant, l'exclamation joyeuse du psaume : « *Eloquium*

(1) P. L., XV, col. 1282. — (2) Ibid., col. 1400. — (3) Ibid., col. 1270. (4) Ibid., col. 1388.

tuum vivificavit me : Seigneur, ta parole m'a donné la vie ! »

*
* *

Reste à examiner en détail cette merveilleuse opération, à voir comment se manifeste cette vie qui vient par la Parole, et quels enseignements se produisent quand la semence « tombe sur la bonne terre ». Le cœur bon et excellent « qui reçoit la parole avec empressement ne tarde pas à se dépouiller de ses impuretés : c'est le premier effet de la pratique assidue du Livre Saint : *mundat*, écrit d'elle Ambroise : elle purifie (1). Rien ne résiste au feu de la Parole : « *ignitum eloquium*. C'est le bon feu qui ne brûle que les péchés (1) », le feu intelligent qui sait respecter en nous ce qui doit l'être et consumer le reste : laisser entre nos mains les matériaux dignes du temple saint que tout chrétien doit élever à Dieu dans son cœur : l'or, l'argent, les pierres précieuses, c'est-à-dire, en somme, ce qui a quelque valeur : *aurum cordis, argentum sermonis, lapides pretiosos operationum* (2), et sacrifier impitoyablement ce que nous mêlerions malgré nous de vil à cette construction : nos pensées trop terrestres, nos passions, les imperfections en un mot, de toute sorte, triste lot de la nature déchue. Ces imperfections ne résistent pas longtemps à la lecture pieuse et régulière des Écritures. L'âme est récompensée de son ardeur généreuse à scruter les paroles du Ciel, à les garder surtout, quelque peine, quelque gêne qu'elle y éprouve d'ailleurs. A être abandonnée ainsi entièrement à la Parole, à s'être livrée sans restriction à l'action de ce feu purificateur, elle devient méconnaissable. « Elle qui jusque-là ne produisait que des ronces, se met soudain à porter de bons fruits ; elle se couvre de riches mois-

(1) P. L., XV, col. 1459. — (2) Ibid., col. 1515.

sons (1). » Les vertus s'épanouissent sur cette terre désormais assainie, comme les fleurs au printemps. Non seulement l'âme ne redoute pas plus le feu de la Parole que les jeunes Hébreux dans la fournaise ne redoutaient la flamme qui s'élevait autour d'eux, mais elle l'aime : *servus tuus dilexit illud*. Elle trouve une douceur cachée aux préceptes les plus rudes. Elle s'aperçoit, à la longue, que la pratique évangélique, si austère qu'elle ait pu lui paraître d'abord, conduisait, en réalité, aux seules joies enviables, au seul vrai bonheur.

Ainsi la Parole, après avoir été pour l'âme le feu qui purifie, devient le « vent de rosée, qui retombe en pluie bienfaisante (2) sur ses sillons entr'ouverts, la neige éclatante, qui, loin de brûler, féconde les semailles (3). L'écriture purifie parce qu'elle éclaire : *illuminat*. C'est là le côté original de son action. Le commerce constant avec les Livres Saints pénètre l'âme, en effet, de la pensée d'un monde invisible qui est à nos côtés, qui nous regarde vivre, qui nous observe au moment où nous sommes tentés de pécher. Elle donne ainsi comme témoin à nos actes un monde redoutable ; elle nous montre l'univers peuplé de spectateurs muets et invisibles dont il convient de respecter la présence adorable. Sans l'enseignement mystique de l'Écriture nous ignorerions tout cela, nous aurions l'illusion d'être seuls ici-bas comme l'aveugle ou le sourd (4). Quel mortel, par contre, sachant que Dieu est là avec ses anges et ses saints, que « le Père est là avec le Fils de Dieu, avec les Chérubins et les Séraphins occupés à chanter le cantique de l'adoration : Saint, Saint, Saint : la terre est pleine de sa majesté (5) », oserait franchir sans remords le seuil du lupanar ou même désirer l'adultère dans son cœur ? »

(1) P. L., XV, col. 1209. — (2) Ibid., col. 1388. — (3) Ibid., col. 1334. — (4) Ibid., col. 1203-1204. — (5) Ibid., col. 1204.

Ainsi la Parole de Dieu, en nous montrant ce que l'œil naturel ne verrait pas, en affinant notre sens mystique, nous fixe par le fait dans un état de crainte respectueuse qui garde nos cœurs (1). D'autant que ce monde invisible ne nous regarde pas seulement d'un œil indifférent. Nous y avons des amis et des ennemis qui se disputent la possession de notre âme. L'Écriture nous instruit de ce mystérieux complot, elle ne cesse d'y faire allusion.

Elle nous avertit que nous sommes attaqués. Or se savoir attaqué, prendre au sérieux ce danger invisible, n'est-ce pas le meilleur moyen d'opposer une résistance efficace, de ne pas se laisser effrayer par les légions ennemies? *plenus est mundus nequitiarum* (2).

Nous avons, d'ailleurs, des amis invisibles non moins puissants. L'Écriture nous rend sensible leur secours. Elle nous avertit de nous tenir tranquilles au moment du danger, comme Élisée, qui ne redoutait pas l'armée des Syriens parce qu'il voyait les anges l'assister : « De même, lis l'Écriture pour les voir, conseille Ambroise ; lis l'Écriture pour dessiller tes yeux, pour que les légions ennemies ne t'effraient pas, pour que tu ne te croies pas assiégé sans défense. Si tu lis l'Écriture, tu verras à tes côtés une foule d'esprits occupés à te secourir (2). » En effet, les Livres Saints habituent à voir les anges partout : tout est rempli d'anges : l'air, la terre, la mer, les assemblées des hommes dont ils sont les présidents invisibles (2). Dieu lui-même ne demande qu'à se rapprocher de l'âme pour l'aider, pour la refaire. : « Lève les yeux de ton âme, et tu verras non seulement les anges, mais Dieu lui-même, te dire : Ouvre-moi, ma sœur, mon amie! » (2) L'usage des Écritures, en ce qu'il l'initie aux secrets du monde invisible, prépare donc admirablement l'âme au combat chrétien. La Parole de

(1) P. L., XV, col. 1264. — (2) Ibid., col. 1204.

Dieu devient en elle une lampe qu'elle alimente d'huile à chaque solennité, « lampe qui luit dans la nuit de ce monde pour l'empêcher de tituber, de prendre une fausse direction, pour lui permettre d'apercevoir les pièges et les précipices dissimulés çà et là sur la route du siècle, obscurcie de brouillard (1). Qu'il est bon, s'écrie Ambroise, de se laisser ainsi conduire à la lumière des paroles du ciel! (2)

Le bienfait de l'Écriture est particulièrement appréciable à l'heure tragique de l'épreuve, quelque forme d'ailleurs que revête celle-ci, perte de ce qui nous tient le plus au cœur, biens matériels ou personnes chères, un fils, un parent, misères du corps ou tristesses de l'âme que l'infortuné Job et le tendre Joseph ont expérimentées avant nous et supportées avec une héroïque patience. En présence de telles infortunes, nous serions désemparés, pris au dépourvu, si l'Écriture méditée jour et nuit n'avait créé au-dedans de nous un tempérament moral capable de toutes les résistances. Nous trouvons, en effet, dans la lecture sainte, des exemples qui nous réconforteront au moment où l'ennemi multipliera ses traits : « Exerçons-nous donc chaque jour en lisant l'Écriture pour imiter les exemples qui nous y sont proposés. Suons dans cette palestre morale pour que la tentation ne nous surprenne pas, pour qu'elle ne nous trouve pas sans aliments spirituels et comme amaigris parce que manquant de lecture. Par contre, si la tentation trouve l'âme nourrie des aliments qui fortifient les athlètes, si nous avons en nous le suc de l'Évangile, si, pénétrés de l'enseignement des apôtres, nous avons, grâce à cette nourriture, développé, en quelque sorte, les muscles de l'âme et augmenté sa vigueur, si, pour de fréquentes méditations nous avons emmagasiné dans notre

(1) P. L., XV, col. 1391. — (2) Ibid., col. 1394.

mémoire des exemples propres à nous encourager, il n'y a pas de tentations, si nombreuses d'ailleurs qu'on les suppose, qui puissent désormais nous troubler (1). »

***

L'usage des Écritures ne rend pas seulement l'âme forte contre la tentation, il allume en elle des désirs nouveaux, « accendit ». Bien que la contemplation de la vérité intégrale soit le bonheur de la vie future, bien que la Loi ne soit que l'ombre des biens futurs, la méditation du Livre Saint permet cependant d'entrer déjà dès ici-bas en leur possession d'une certaine manière (2). En effet, si nous savons être des jardins fermés et protégés contre tout bruit extérieur, si nous gardons la parole avec amour, il nous sera donné d'entendre Jésus conversant avec les Anges (3). La Parole sera vraiment pour nous la lumière, « lumen Verbi (4) », qui se « lève pour les cœurs droits au sein des ténèbres. Le chrétien, être sensible par excellence, si facilement meurtri par les accidents de la route, retrouvera dans la lecture sainte son agilité, sa souplesse, son entrain joyeux. Elle sera pour lui le bain délicieux dans lequel il aimera se plonger pour se refaire du poids du jour et de la chaleur (5) et d'où il sortira léger, dispos ; l'huile douce, le baume spirituel, *malagma spiritale*, qui adouciront ses plaies et rendront plus facile et plus rapide sa marche vers Dieu. Faisant sa joie de la Parole entendue, lue, méditée sans cesse, il s'éprendra d'elle, comme l'Église en est éprise. Il désirera avec plus d'ardeur l'heure des noces. Il trouvera dans cet amour pour la Parole une raison nouvelle d'attachement à l'Église catholique, qui lui transmet

(1) P. L., XV, col. 1372-1373. — (2) Ibid., col. 1229. — (3) Ibid., col. 1524. — (4) Ibid., col. 1395. — (5) Ibid., col. 1505.

un bien si précieux. Il peut lui appliquer, en effet, strictement les mots du Cantique : « Tes lèvres distillent le miel, ma fiancée. » « Quel est ce rayon de miel? reprend Ambroise. Enseigne-le-moi, Salomon? n'est-ce pas toi qui as dit que *les rayons de miel, ce sont les bonnes paroles*? » Tel est bien, en vérité, le rayon de miel que mange l'Église, gâteau savoureux, gâteau d'odeur exquise, dont les prophètes, semblables aux abeilles, ont rassemblé les éléments. C'est de ce miel qu'il est question dans le Cantique quand il dit : J'ai mangé mon pain avec du miel, j'ai bu mon vin avec du lait (1). Comment des liens d'intimité ne s'établiraient-ils pas tout naturellement entre le chrétien et le prêtre ou l'évêque qui, prenant au sérieux leurs fonctions de ministres de la Parole, préparent une si exquise nourriture! Autant le prêtre froid, inférieur à sa tâche, ne comprenant même pas l'importance du *ministerium verbi*, passe à côté des âmes sans les comprendre et sans les contenter (2), autant l'autre les conquiert aisément. Il « jette le lacet de la Parole sur ses auditeurs », et beaucoup consentent à s'y laisser prendre. Peu résistent au parfum de science et de pureté qui émane de sa personne; « redoleat in his odor Christi, et sicut in genas quasi de capite sacerdotali descendit unguentum, eluceat pulchritudo doctrinae (3) ».

*
* *

Le plus bel éloge qu'on puisse faire d'une telle conception de la Sainte Écriture, c'est qu'elle conquit Augustin encore imbu du préjugé manichéen.

La découverte du « sens mystique » des Écritures le réconcilia, en particulier, avec l'Ancien Testament, que le manichéisme lui avait présenté comme un livre désuet, en

(1) P. L., XV, col. 1387-88. — (2) Ibid., col. 1218-19. — (3) Ibid., col. 1414-15.

opposition sur bien des points avec la Loi nouvelle, manifestant une conception grossière de la divinité.

Est-il bien sûr qu'il n'y ait plus aucune trace de manichéisme à l'horizon chrétien? Pour combien de baptisés, en effet, l'Ancien Testament n'est-il pas le Livre qui ne compte vraiment plus? Ils ne l'incorporent pas à leur piété. Ils s'en soucient peu. Ils n'ont pas, en somme, la piété à l'Ancien Testament.

En cela d'ailleurs, ils vont à l'encontre des enseignements et de la pratique de la « Grande Église ». Les dévots de l'office divin, ceux qui savent de quoi sont faits le « Rituel » et le « Pontifical », ceux qui essaient de pénétrer la pensée qui a présidé à la composition du « Missel » romain, ceux qui goûtent en particulier — ils ne sont pas encore légion — les messes fériales du Carême, ne tardent pas à s'apercevoir que notre Église se plaît toujours à entendre la voix lointaine de « Celui qui a parlé par les prophètes », à regarder le Nouveau Testament, à le pressentir à travers la figure de l'Ancien. Elle redit toujours aux âmes, après l'Apôtre, que : « tout ce qui a été écrit avant nous l'a été pour notre instruction, afin que, par la patience et la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance (1) ». Mais encore, faut-il que les âmes entendent cette voix, que le « voile mystérieux : *mystico velamento*, qui leur cache le Saint des saints des Écritures soit écarté — on voudrait que les enseignements d'Ambroise écartent pour elles ce voile et provoquent dans leur intelligence éclairée quelque chose de la joie pure que ressentit Augustin près de la chaire du grand évêque. On voudrait qu'en achevant la lecture de ces lignes, elles se prennent à répéter après Augustin : « *Ambrosium laetus audiebam* (*Conf.*, VI, 4 — P. L. XXXII, col. 722) : J'étais tout à la joie en entendant la voix d'Ambroise... »

DENYS GORCE.

(1) Rom., xv, 4.

LES MAITRES ET LES MODÈLES

Le Bienheureux Jean Eudes (1601-1680)

Sa spiritualité

Le XVII[e] siècle n'est pas moins remarquable par le renouveau de la vie chrétienne, spirituelle et sacerdotale, que par l'éclat des belles-lettres ou la grandeur politique et militaire des règnes de Louis XIII et de Louis XIV. Dans toute la France, la Providence suscita des saints, qui réveillèrent la foi, la piété, la vertu, appliquant à notre patrie les bienfaisantes réformes décidées par le Concile de Trente pour la catholicité tout entière. Le P. Eudes fut le réalisateur de cette grande œuvre en Normandie. Saint tout à fait normand par son origine, son caractère et l'exercice de son apostolat; quoiqu'il ait travaillé aussi dans la capitale et poussé une pointe importante en Bourgogne, bien que son influence rayonne aujourd'hui au-delà des frontières même du vieux continent, il est très peu connu en dehors de sa province natale. On sait évidemment son nom, depuis que l'Église l'a proclamé Bienheureux, et nous espérons qu'une canonisation prochaine le mettra plus en relief encore. Mais beaucoup des historiens qui le mentionnent ne soupçonnent qu'une moindre part de son rôle ou commettent à son sujet de graves

inexactitudes. Pourtant les érudits trouveraient une documentation complète dans les biographies du Bienheureux par le R. P. Boulay, et dans les ouvrages plus spéciaux du P. Le Doré ou du R. P. Lebrun (1). Les plus pressés auraient un excellent aperçu dans le volume que M. Henri Joly lui a consacré en sa collection des « Saints ». Enfin le *Dictionnaire de théologie catholique*, publié chez Letouzey, a son article Eudes.

Dans sa magnifique *Histoire religieuse de la nation française*, M. Georges Goyau écrit, p. 416-417 : « La France connaîtra surtout Jean Eudes comme un fougueux missionnaire, réconciliant les familles, convertissant les moines, faisant sortir du sol les œuvres sociales et même, à Autun, un hôpital; s'acharnant au salut des filles perdues, qu'accueillait sa Congrégation de Notre-Dame de Charité, mère de tous les Bons-Pasteurs. La France aimera sa façon d'exprimer « nuement » la vérité; et lorsqu'en 1661 et 1662 il prêchera dans la cour des Quinze-Vingts, fourmillante de monde, puis à Saint-Germain-des-Prés, lorsqu'on l'entendra flétrir les « mangeurs de peuples, les sangsues avec leurs superbes maisons, les archers de la gabelle cassant les cruches des pauvres femmes qui vont puiser l'eau à la mer », Paris même le célébrera comme un nouveau Vincent Ferrier. Mais, sans céder à la griserie de ses triomphes oratoires, qui lui ouvriront en 1671 la chaire même de la cour, Eudes réputera toujours « les intérêts des séminaires préférables à tout ce que l'on pouvait faire au dehors ». Il en fonda six de son vivant; les Eudistes en auront neuf à la fin du siècle, quinze avant la Révolution.

En cette esquisse vivante, l'éminent académicien nous fait soupçonner l'action extérieure du P. Eudes. Né à Ri, dans le diocèse de Séez, le 14 novembre 1601, frère aîné

(1) En dépôt à la librairie Lethielleux, ou édités par cette librairie.

de l'historiographe Mézeray, après de bonnes études chez les Jésuites, il fut oratorien pendant vingt ans, fonda en 1641 l'ordre monacal de Notre-Dame de Charité du Refuge, et en 1643 la Congrégation ecclésiastique de Jésus et Marie. On ne sait laquelle plus admirer de ces deux institutions, dont l'une a tiré de l'ornière tant de pauvres femmes devenues par la suite imitatrices de sainte Madeleine, et dont l'autre pourvut d'un excellent clergé tant de diocèses du nord-ouest, aux derniers temps de l'Ancien Régime.

Et plus de quarante années durant, Jean Eudes fut l'apôtre des villes et des campagnes, prêchant entre 1632 et 1675 cent dix grandes missions de six à quinze semaines, dont trente-neuf au diocèse de Coutances. Il y avait préludé, en se dévouant héroïquement au service des pestiférés, à deux reprises. Quand il mourut à Caen, le 19 août 1680, après une carrière pastorale si bien remplie, il laissait encore à la postérité, avec le souvenir de ses vertus, avec ses Instituts pour continuer son labeur, de nombreux écrits de la plus haute valeur spirituelle, dont nous voudrions donner un aperçu aux lecteurs de cette Revue.

Malgré la perte d'un trop grand nombre de ses manuscrits, entre autres ses Sermons et un *Tout Jésus* en 12 livres, « qui donnent le moyen de connaître et d'aimer Notre-Seigneur et de l'honorer en toutes choses, en vivant de son esprit », les ouvrages qui nous restent du Bienheureux ont été naguère réunis dans une édition fort estimable en douze in-8°, avec introductions savantes, notes, etc. (1). Et cela justifie pleinement le mot de Léon XIII : *Scripta multa praeclare edidit.*

Peut-être faudrait-il d'abord indiquer l'orientation, les sources et les affinités de cette spiritualité, qui eut en son temps un gros succès près du clergé et des fidèles et qui

(1) Chez Lethielleux.

peut leur rendre encore d'éminents services. Le Docteur bénédictin Mathieu de la Dangie, censeur de la première édition du *Royaume de Jésus*, l'estime « tel que les plus saints et vertueux y peuvent acquérir de très grandes lumières et y rencontrer un ample sujet de progrès à la perfection ». Les Docteurs Blouet de Than et Pignay, qui approuvèrent l'édition de 1662, rendent hommage « à la plénitude de l'Esprit du Fils de Dieu, que le Ciel, ce semble, a heureusement donné à l'auteur ». Or, comme l'*Introduction à la Vie dévote*, le premier ouvrage du P. Eudes, qui porte ce titre : *Vie et Royaume de Jésus dans les âmes chrétiennes*, « n'est qu'un manuel d'initiation à la vie intérieure, mais si simple et si pratique, qu'il est accessible à toutes les âmes de bonne volonté ». D'aucuns le considèrent comme le chef-d'œuvre de notre Bienheureux ; mais d'autres apprécient autant le *Mémorial de la vie ecclésiastique* et les merveilleux chapitres d'ascétique sacerdotale qu'on trouve dans les *Constitutions de la Congrégation de Jésus et Marie*, *Le Bon Confesseur* et *Le Prédicateur apostolique* : on n'avait probablement rien écrit en français, de ce genre pastoral, avant le P. Eudes. Enfin *Le Cœur admirable de la très Sainte Mère de Dieu*, venant après *L'enfance admirable*, constitue une Somme mariale pleine d'érudition et de piété, en même temps qu'une théologie du Sacré-Cœur de Jésus et du très Pur Cœur de Marie. Les Offices liturgiques qui s'y adjoignent sont de la plus incontestable beauté.

Naturellement doué pour l'éloquence, écrivant le français mieux que la plupart de ses contemporains, — car il est de l'époque de Louis XIII plutôt que de Louis XIV, — Jean Eudes a du génie lyrique, plein d'amour et de foi, quand il chante les grandeurs et les bontés de Notre-Seigneur ou de la Sainte Vierge. Comme il est imbu des textes de l'Ancien et du Nouveau Testament, de la Patrolo-

gie, de la Scolastique, des mystiques du Moyen-Age et de la Renaissance, les citations se mêlent sans cesse à l'inspiration personnelle dans un large éclectisme, où il n'est pas facile de démêler l'influence prédominante. Encore qu'il ait reçu à l'Oratoire l'empreinte puissante de Bérulle et Condren, qu'il soit le frère spirituel et l'ami de J.-J. Olier, il garde les traces de son éducation dans un collège de la Compagnie de Jésus et de ses relations avec les PP. Cotton, Saint-Jure, etc. Il connaît aussi intimement Camus, évêque de Belley, et grâce à lui peut-être, il est tout pénétré de la pensée et des expressions de saint François de Sales. Il fréquentait, du reste, beaucoup de Visitandines, et pareillement les Carmélites, les Bénédictines, chez qui il trouvait les œuvres de sainte Thérèse et des illustres moniales d'Hefta, dévotes au Sacré-Cœur, sainte Mechtilde et sainte Gertrude. A Coutances au moins, il rencontrait les Dominicains dans l'un des plus vieux couvents de l'Ordre (établi en 1232) et il affectionnait leur dévotion au Rosaire; en conséquence, sainte Catherine de Sienne ne lui échappe point. Les Chartreux et les Capucins l'accueillent avec faveur, et il leur emprunte des pages de Lansperge, de saint Bernardin de Sienne et de saint Bonaventure. Saint Bernard le ravit par ses effusions amoureuses envers Jésus et Marie. Enfin les saints laïques Bernières et Renty, qui étaient presque ses compatriotes, lui servaient de trait d'union avec une foule de communautés ou de pieux personnages, tels que le V. Mgr de Montmorency-Laval et la V. Marguerite du Saint-Sacrement de Beaune.

Il tirait des meilleures sources les principes mêmes de sa philosophie et de sa théologie. Nous allons voir par la suite tout ce qu'il doit à saint Jean et à saint Paul. Saint Augustin et saint Thomas lui sont également familiers, et il échappe à l'inconvénient des bérulliens, qui, pour don-

ner la préférence au Docteur d'Hippone, furent excessivement platoniciens. En bon thomiste, le P. Eudes considère Aristote comme « le Prince de la philosophie naturelle », et cela donne à son œuvre une base autrement solide.

Il nous plairait d'offrir aux lecteurs de *La Vie Spirituelle* une synthèse complète de la doctrine pastorale, ascétique et mystique, d'un tel maître; de résumer ses règles pratiques de vie ecclésiastique, religieuse, ou simplement chrétienne, qui font de lui un très fin moraliste, en même temps qu'un profond théologien. — Mais il faut se borner; et, n'osant même développer les quatre fondements qu'il met à la base de toute perfection : la grâce divine, la soumission à la Volonté de Dieu, la Croix et l'union étroite à Jésus et à Marie, — nous analyserons seulement le premier et le dernier, en les fusionnant, ou à peu près; car en cette attrayante spiritualité, Jésus, source de toute grâce pour les hommes rachetés par son sang, est le principe, le moyen et le terme de la perfection. Or, Marie, Mère du Christ, corédemptrice des hommes, est inséparable de son Fils.

I. — *La grâce divine et l'adhérence au Christ.*

Nécessairement dans l'ordre surnaturel, la grâce de Dieu est la condition préalable de toute entreprise, de tout progrès et de tout succès. Même dans la nature, rien ne se fait sans l'intervention créatrice du Tout-Puissant, et aucune activité des causes secondes ne se développe sans le concours divin. A plus forte raison, le « *Sine me nihil potestis facere* : Sans moi vous ne pouvez rien faire » (Joan., xv, 5) est une vérité élémentaire, quand il s'agit pour une créature de s'élever à la participation de la vie divine, ou même quand une volonté bien intentionnée tend à réaliser une œuvre méritoire pour le ciel. Seul l'Esprit-Saint, qui souffle

où il veut, transforme en fils de Dieu les enfants des hommes, devenus, hélas! suppôts du démon par le péché originel; seul il donne, selon le mot de saint Paul, « le vouloir et le faire » aux âmes, après leur avoir inspiré de bons désirs. Et nous savons qu'il prodigue plus ou moins, à son gré, la grâce sanctifiante et les grâces actuelles d'illumination, d'excitation, etc.

a) — En vertu de ce que M. Brémond appelle « le pessimisme augustinien », il fut de mode, au XVII[e] siècle, d'exagérer la corruption et l'impuissance de l'homme déchu. Sans aboutir au jansénisme pour autant, les bérulliens concluent qu'il est nécessaire de substituer la vie de Jésus-Christ à la nôtre; ils ne voient que perdition dans le « vieil homme » et visent à l'exterminer au profit de l'homme nouveau. Le P. Eudes n'échappe pas à cet excès; il professe à maintes reprises que, « de nous-mêmes, nous sommes moralement incapables de faire aucun bien et d'éviter le moindre mal, même de résister à la plus légère tentation ».

Sur la nature même de la grâce, il n'inclinera pas du tout dans le sens préféré des fils de saint Ignace ou de saint François de Sales, malgré ses accointances avec eux : « Jésus est l'auteur principal de tout ce que nous faisons de bon; notre rôle à nous, c'est de nous mettre à sa disposition, comme des instruments bien dociles qu'Il puisse manier à son gré... Se laisser conduire par Lui comme un enfant par sa mère, voilà pour la liberté humaine le meilleur moyen de coopérer à l'œuvre de sanctification que Notre-Seigneur veut accomplir en nous. » — Réciproquement, le Bienheureux croit au mérite surnaturel, pour ainsi dire infini, des actions les plus vulgaires qu'on accomplit en état de grâce, pourvu qu'elles ne soient pas désordonnées; « comme le manger, le boire et le dormir », dit le P. de Grenade, O. P., dans la *Guide des pécheurs*, I, 14. « C'est

une des propriétés de l'amitié, disait saint François de Sales, qu'elle rend agréable l'ami et tout ce qui est en lui de bon et d'honnête » (*Traité de l'amour de Dieu*, XI, 2). Ecoutez le Bienheureux parlant de la sorte : « Tout de même comme les branches, les feuilles, les fleurs, les fruits et tout ce qui est dans un arbre est à celui auquel le tronc de l'arbre appartient; aussi tandis que vous appartiendrez à Jésus-Christ et que vous serez uni avec Lui par sa grâce, toute votre vie avec ses dépendances et toutes les actions que vous ferez, qui de soi ne seront pas mauvaises, lui appartiendront » (*Œuvres*, I, p. 103).

Si du reste, comme l'enseigne saint Thomas (*De Malo*, q. 2, a. 5, ad 11), « pour qu'un acte soit méritoire, il n'est pas nécessaire qu'on le rapporte actuellement à Dieu, mais il suffit qu'il tende immédiatement à une fin convenable et habituellement à Dieu », le P. Eudes engage à référer directement à la gloire divine et à l'amour de Jésus tout ce que nous faisons : « Nous apprenons dans les livres de sainte Gertrude, écrit-il, que Notre-Seigneur l'assura qu'elle avait très agréable qu'elle lui offrît toutes ses petites actions, même toutes ses respirations et tous les battements de son cœur. En vertu de cette oblation, tous vos pas..., tout l'usage de vos sens intérieurs et extérieurs, et généralement toutes les actions que vous ferez, qui de soi ne sont pas mauvaises, appartiendront à Jésus-Christ et seront autant d'actes de glorification vers Lui ». (*Œuvres complètes* du B. Jean Eudes, I, p. 104.)

Puis, s'inspirant de ce que le divin Maître avait appris à sainte Mechtilde à désirer « d'avoir toute la dévotion et tout l'amour de toutes les saintes âmes qui avaient jamais communié », pour se présenter elle-même à la sainte Table, et de ce que sainte Gertrude usurpait ainsi, avec l'agrément du Sauveur, « toutes les préparations... de la Sainte Vierge », le P. Eudes va encore plus loin et nous

fait dire : « O mon Sauveur,... afin de vous recevoir, non en moi, étant trop indigne de cela, mais en vous-même et avec l'amour que vous vous portez à vous-même, je m'anéantis à vos pieds, autant que je le puis, et tout ce qui est de moi ; je vous supplie de vous établir en moi et d'y établir votre divin amour, afin que, venant à moi par la sainte communion, vous soyez reçu, non en moi, mais en vous-même. » (*Ibid.*, p. 140-141.)

Nous trouvons ici la préoccupation dominante des *spirituels* du XVII^e^ siècle, celle qu'exprimait Pascal, en la poussant à l'extrême : « Nos prières et nos vertus sont abominables devant Dieu si elles ne sont les prières et les vertus de Jésus-Christ. » Il nous faut *adhérer* au Christ, substituer le Christ à nous-mêmes, en dépassant la maxime de saint Jean-Baptiste : « *Oportet illum crescere, me autem minui* : Il faut que Jésus croisse, et que je diminue » (Joan. III, 30). Bérulle, Condren, Olier, Jean Eudes, prétendent *s'approprier* le Christ avec toutes ses vertus, ses mérites, ses relations intimes avec son Père, ses dispositions envers les créatures, etc. — Tout cela n'est pas si nouveau que d'aucuns l'ont cru, non seulement parce que c'est inspiré de saint Jean et saint Paul, mais parce que les Pères et les scolastiques l'admettaient aussi. « La filiation adoptive, d'après saint Thomas, est une ressemblance participée de la filiation naturelle » (*Somme théologique*, III^a^, q. 3, a. 5, ad 2 ; III^a^, q. 45, a. 4). Bien plus, comme « la tête et les membres ne font, en quelque sorte, qu'une seule personne mystique, les satisfactions du Christ appartiennent à tous les fidèles, comme à ses membres » (III^a^, q. 48, a. 2, ad 1). Plus explicitement encore : « De même que dans un corps naturel il y a unité découlant de la diversité des membres, ainsi l'Église entière, qui est le corps mystique du Christ, est considérée comme une seule personne avec son chef » (III^a^, q. 49, a. 1). Alors, en

appliquant le principe philosophique que toutes les actions sont imputables à la personne, on conclura qu'entre Notre-Seigneur et nous il y a une responsabilité surnaturelle commune. La nature humaine ayant été unie hypostatiquement à la Divinité, en Jésus, la nature du chrétien, insérée à Jésus par le baptême, devient une sorte de prolongement de l'humanité déifiée dans le chef. L'Eucharistie achève cette fusion du Christ et des fidèles.

Cette doctrine, prêchée par le divin Maître dans la parabole de la vigne et de ses rameaux avec la conséquence : « Celui qui demeure en moi, et moi en lui, porte des fruits abondants » (Joan., xv, 5), a été *canonisée* par le Concile de Trente : « Le Christ... communique sa propre vertu à ceux qui sont justifiés, et cette vertu précède toujours, accompagne et poursuit leurs bonnes œuvres » (Session XI, ch. 16).

Voilà suffisamment justifiées, n'est-ce pas? les idées familières au P. Eudes, comme à toute l'école française, d'*adhérence* au Christ, de *suppléance divine* du Christ en notre conduite, en toutes nos œuvres. Les mots, aussi bien que les idées, d'ailleurs, sont dans saint Paul : « Vous êtes dans le Christ Jésus, qui est devenu, de par Dieu, notre sagesse, notre justice, notre sanctification, notre rédemption » (I Cor., I, 30). « ... Il l'a fait péché, pour que nous devenions justice de Dieu en lui » (II Cor., v, 21). — Au chapitre III des *Règles latines* (1), le B. Eudes a groupé tous les textes de l'Évangile ou des Épîtres qui se rapportent à ce sujet, les distribuant en sections, dont les seuls titres indiquent tout l'intérêt : 1° *Christianus debet adhaerere Christo*, — 2° *tenetur induere Christum*, — 3° *manere in Christo*, — 4° *vivere cum Christo*, — 5° *vivere vita*

(1) Intéressant manuel d'ascétique composé avec des textes de la Sainte Écriture.

Christi a mortuis resuscitati, — 6° *agi Spiritu Christi et omnia facere in nomine ac in Spiritu ejus*, — 7° *induere mores et virtutes Christi in cœlo conversantis*.

b) — On trouve le développement de ces thèses dans *Le Contrat de l'homme avec Dieu par le saint baptême*, l'un des meilleurs opuscules du Bienheureux. « Le Père éternel, y lisons-nous, vous ayant fait l'honneur de vous recevoir en société avec Lui par le Baptême, comme l'un de ses enfants et comme l'un des membres de son Fils, Il s'est obligé de vous regarder du même œil, de vous aimer du même cœur et de vous traiter avec le même amour dont Il regarde, aime et traite ce même Fils » (cf. Joan., XVII, 23, 26; XX, 17). — « Vous avez promis d'adhérer à Jésus-Christ par la foi,... l'espérance et la charité... Ce qui fait dire à saint Grégoire de Nysse ces belles paroles : *Christianismus est conjunctio cum Christo et professio vitae Christi.* » L'Apôtre le proclame : « Tout est vôtre, mais vous-mêmes, vous êtes au Christ et le Christ est à Dieu... Vous ne vous appartenez plus... Il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais bien pour Celui qui est mort et ressuscité pour eux » (I Cor., III, 23; VI, 19; II Cor., V, 15). (*Œuvres complètes*, II, p. 212, 220.)

Sans doute, de ce *Christocentrisme* prédominant il sort une note *théocentrique*, plus ou moins commune à tous les auteurs spirituels : « Par le saint Baptême qui tire toute sa vertu de la croix de Jésus-Christ, votre corps et votre âme et toutes les parties de l'un et de l'autre ont été consacrées à la T. S. Trinité, et d'une consécration plus sainte, plus auguste, plus divine que celle par laquelle les temples matériels, les autels, les calices et les ciboires lui sont consacrés : celles-ci ne se faisant que par quelques cérémonies et prières, et celle-là par un grand sacrement. D'où il s'ensuit qu'il ne vous est point permis d'employer aucune

partie de votre corps ni de votre âme... que pour la gloire de Celui auquel ils ont été dédiés d'une manière si sainte et si solennelle. — Sitôt que vous avez été baptisé, le prêtre vous a oint du chrême de salut au sommet de la tête. Ce qui signifie trois faveurs incomparables que le Fils de Dieu vous a faites, en vous incorporant avec Lui par le saint Baptême. La première est qu'Il vous a revêtu de sa royauté éternelle, afin que vous régniez sur vos passions, sur le monde, sur le péché, sur l'enfer; et qu'ensuite vous régniez avec Lui éternellement, dans la possession du même royaume que son Père Lui a donné. La deuxième est qu'Il vous a rendu participant en quelque manière de son divin sacerdoce, afin que vous Lui offriez un perpétuel sacrifice de louange et d'amour, et que vous vous immoliez sans cesse vous-même et tout ce qui vous appartient à la gloire de sa divine Majesté. La troisième est qu'Il vous a donné son propre nom. Il s'appelle *Christus*, c'est-à-dire oint; et vous vous appelez aussi de même, en suite de cette sacrée onction. Car vous avez été oints au Baptême, non seulement en votre corps par l'huile sainte, mais aussi en votre âme par la divine onction de la grâce chrétienne, qui est de même nature et de même espèce que celle dont l'âme sainte de Jésus-Christ a été ointe et sanctifiée dès le moment de son Incarnation. » (*Ibid.*, p. 226, 231.)

Dans les *Entretiens intérieurs de l'âme chrétienne avec son Dieu*, le P. Eudes développe d'abord cette idée : « Vous n'avez jamais été, ô Dieu d'amour, sans avoir eu l'esprit et le cœur appliqué à moi. » Puis il pose le principe général : « Pourquoi est-ce que Dieu m'a créé? Pour Lui, pour penser à Lui, pour L'aimer, pour parler de Lui, agir pour Lui et pour me sacrifier à sa gloire. » D'où résulte la splendide élévation : « O divine essence, qui êtes un abîme sans fond et sans bornes de merveilles, etc. » (*Œuvres*, II, p. 163-165.) — Mais il revient à son thème

préféré : « Notre baptême est une génération ineffable » ; la vie chrétienne est le fruit de la vie et des labeurs de Jésus-Christ ; « la société que nous contractons par le baptême avec Jésus-Christ, et par Lui avec le Père éternel, est si haute et si divine, qu'elle mérite d'être comparée par le même Jésus-Christ à l'unité qui est entre le Père et le Fils (Cf. Joan. XVII, 22, 23). Fondée et commencée, s'il faut ainsi dire, au précieux sang de Jésus-Christ, elle est faite par le Saint-Esprit... Mais quelle doit être la sainteté de notre vie, étant ainsi associés avec le Saint des saints et d'une manière si intime ! » (*Ibid.*, p. 186 et 187.)

Seul, toutefois, « *Le Royaume de Jésus* nous présente l'exposé complet et méthodique de la doctrine du P. Eudes et nous apprend à la réduire en pratique dans les détails de la vie ». L'idée fondamentale est énoncée dès la Préface : « Jésus, Dieu et homme tout ensemble, étant tout en toutes choses selon ce divin oracle de son grand Apôtre : *Omnia in omnibus Christus* (Col. III, 11), et spécialement devant être tout dans les chrétiens, comme le chef est tout dans ses membres et l'esprit dans son corps, notre soin et occupation principale doit être de travailler de notre côté à le former et établir dedans nous et à l'y faire vivre et régner ; afin qu'Il soit notre vie, notre sanctification, notre puissance, notre trésor, notre gloire et notre tout ; ou plutôt, afin qu'Il vive en nous, qu'Il y soit sanctifié et glorifié et qu'Il y établisse le royaume de son esprit, de son amour et de ses autres vertus. *Et ipsum dedit caput supra omnem Ecclesiam, quae est corpus ipsius et plenitudo ejus, qui omnia in omnibus adimpletur* (Eph., I, 22, 23). »

Le Bienheureux s'adresse « à tous les chrétiens,... de quelque état et condition qu'ils soient... Dieu nous déclarant en sa sainte parole que sa volonté est que tous les chrétiens travaillent à leur sanctification (I Thes., IV, 3)...

et qu'ils sanctifient Jésus-Christ dans leurs cœurs (I Pet. III, 15). — La vie chrétienne n'est que la continuation et l'achèvement en chacun de nous de la vie de Jésus. » En effet :

« Notre-Seigneur Jésus a deux sortes de corps et deux sortes de vie. Son premier corps est son corps personnel, qu'Il a pris de la T. S. Vierge... son second corps, c'est son corps mystique, à savoir l'Église, que S. Paul appelle *corpus Christi* (I Cor., XII, 27). — Comme S. Paul nous assure qu'il accomplit les souffrances de Jésus-Christ, aussi on peut dire en vérité qu'un vrai chrétien, qui est membre de Jésus-Christ, et qui est uni avec Lui par sa grâce, continue et accomplit par toutes les actions qu'il fait en l'esprit de Jésus-Christ les actions que le même Jésus-Christ a faites durant le temps de sa vie passible sur la terre. De sorte que, quand un chrétien fait oraison, il continue et accomplit l'oraison que Jésus-Christ a faite en la terre; lorsqu'il travaille, il continue et accomplit la vie laborieuse de Jésus-Christ ; lorsqu'il converse avec le prochain en esprit de charité, il continue et accomplit la vie conversante de Jésus-Christ, etc... Nous devons être comme autant de Jésus en la terre, pour y continuer sa vie et ses œuvres, et pour faire et souffrir tout ce que nous faisons et souffrons, saintement et divinement dans l'esprit de Jésus, c'est-à-dire dans les dispositions et intentions saintes et divines... » (*Œuvres*, I, p. 164.)

« La vraie dévotion chrétienne n'est autre que la dévotion sainte et divine de Jésus-Christ, que nous devons continuer et accomplir en nous. Or Jésus-Christ Notre-Seigneur a mis sa dévotion à accomplir très parfaitement toutes les volontés de son Père et à mettre en cela tout son contentement... Et pour cet effet nous devons prendre une liaison et union très étroite et très intime et avoir une adhérence et application très parfaite à Jésus, en toute

notre vie, en tous nos exercices et en toutes nos actions. — C'est là le vœu solennel et la profession publique... que nous faisons au baptême, en la face de toute l'Église. Car alors, pour parler selon S. Augustin (*Epist. 149 ad Paulinum*), S. Thomas en sa *Somme* (II-II, 88, 1, ad 1) et le *Catéchisme du Concile de Trente* (I P., 2-18 et 19), nous faisons vœu et profession solennelle... d'adhérer à Jésus-Christ, — de ne faire jamais notre propre volonté, — de servitude au regard de Dieu et de son Fils Jésus-Christ et de tous les membres de Jésus-Christ, — d'être des hosties et victimes sacrifiées continuellement à la gloire de Dieu, etc. » — « Aussi, ce doit être notre désir, notre soin et notre occupation principale de former Jésus en nous;... afin qu'Il y aime et glorifie dignement son Père éternel et soi-même, suivant ces paroles de S. Pierre : *Ut in omnibus honorificetur Deus per Jesum Christum* (I Pet. IV, 11). » (*Ibid.*, p. 265-272.)

« Comme ce Père divin a voulu que son Fils Jésus soit tout en toutes choses et que toutes choses soient consistantes en Lui et par Lui (Col. III, 11 et 17), — Jésus doit être l'unique objet de notre esprit et de notre cœur. Nous devons regarder et aimer toutes choses en Lui, et nous ne devons rien regarder et aimer que Lui en toutes choses. Nous devons faire toutes nos actions en Lui et pour Lui et nous devons mettre tout notre contentement et notre paradis en Lui... Regardez donc ce très aimable Sauveur comme l'unique objet de vos pensées, désirs et affections, comme l'unique fin de toutes vos actions, comme votre centre, votre paradis et votre tout. — Nous le formerons et établirons dans notre esprit, en pensant ainsi souvent à Lui et en le regardant en toutes choses..., dans nos cœurs par le fréquent exercice de son divin amour » ; dans notre conduite « par un entier anéantissement de nous-mêmes et de toutes choses en nous ». Pour y aboutir, « le principal

moyen est d'avoir recours à la puissance de la grâce divine et aux prières de la T. S. Vierge et des Saints ». (*Ibid.*, p. 114-116, 273-275.) Nous arriverons de la sorte à la perfection ainsi définie par le Bienheureux : « La pratique des pratiques, le secret des secrets, la dévotion des dévotions, c'est de n'avoir point d'attache à aucune pratique ou exercice particulier de dévotion ; mais d'avoir un grand soin, dans tous vos exercices, de vous donner au saint Esprit de Jésus..., afin qu'il ait plein pouvoir et pleine liberté d'agir en vous selon ses désirs, de mettre en vous telles dispositions et tels sentiments de dévotion qu'il voudra et de vous conduire par les voies qu'il lui plaira. » (*Ibid.*, p. 452.)

c) — *En résumé*, Jésus communique sa propre perfection aux membres dociles à son influence, devient le principe vital qui leur insinue la sève divine de la grâce, les fait participer à ses mérites, de sorte que les vertus des fidèles ne sont que la continuation et l'extension en eux des vertus de Jésus-Christ, « la participation aux divers états et aux différents mystères de sa vie », suivant le cycle liturgique, les phases de l'existence ou les attraits particuliers : d'aucuns s'assimilent surtout à Jésus enfant, d'autres à Jésus conversant, d'autres à Jésus crucifié. L'essentiel est de s'efforcer d'entrer dans les sentiments qui remplissaient son Cœur adorable, dans les mystères variés auxquels sa miséricorde daigne nous associer ; cherchant, en toute occurrence, ce qu'Il ferait en pareil cas et tâchant d'agir de même. On substituera ainsi progressivement à l'image de l'homme terrestre, que nous portons en nous, l'empreinte de l'homme céleste ou nouvel homme, rempli de justice et de sainteté (I Cor., xv, 49 ; Eph., iv, 24) ; les membres ne pouvant être animés d'un autre esprit que le chef. — En conséquence, lorsque nous dirons à Dieu : Je vous aime de tout mon cœur, cela pourra signifier : de tout le Cœur de Jésus, devenu le mien. Car il est notre

trésor spirituel et le supplément divin de notre indigence.

De même que la créature participe (*ens participatum*) de l'Être incréé, ainsi la vie chrétienne semble à Jean Eudes une participation aux puissances, aux dispositions, aux œuvres mêmes de Jésus-Christ et aux fruits de ces bonnes œuvres. « O Jésus, mon Seigneur et mon Dieu, je vous adore comme mon chef que je dois suivre et imiter en toutes choses. — En faisant profession de demeurer en vous et d'adhérer à vous,... c'est faire profession de n'avoir qu'une vie, qu'un esprit, qu'un cœur, qu'une âme, qu'une volonté, qu'une pensée, qu'une même dévotion et disposition avec vous. De sorte que c'est faire profession, non seulement de pauvreté, ou de chasteté, ou d'obéissance, mais c'est faire profession de vous-même, c'est-à-dire de votre vie, de votre esprit, de votre humilité, de votre charité, de votre pureté, de votre pauvreté, de votre obéissance et de toutes les autres vertus qui sont en vous. En un mot, c'est faire la même profession que vous avez faite devant la face de votre Père, dès le moment de votre Incarnation... » (*Œuvres*, I, p. 515.)

Si nous ne connaissons pas toujours explicitement les *intentions* et *dispositions* de Notre-Seigneur, la lumière de la foi, pour peu qu'on la cultive, nous en fait toujours soupçonner assez pour que nous entrions implicitement dans ses vues, suivant l'avis de saint Paul : « Tout ce que vous faites en paroles et en œuvres, accomplissez tout au nom du Seigneur Jésus-Christ, rendant grâces par Lui à Dieu le Père » (Col., III, 17; cf. et I Cor., x, 31). Néanmoins, pour mieux atteindre le but, quand on honore quelque mystère de Jésus en particulier, il en faut considérer « le corps et l'extérieur, — l'esprit et l'intérieur, — les effets (persistants), — les desseins particuliers que ce même Jésus a en chacun de ces mystères, — la part singulière et spéciale que nous y avons »; le Fils de Dieu

ayant eu, en chaque mystère, « quelque pensée, quelque dessein et quelque amour particulier au regard d'un chacun de nous ».

Il n'est pas jusqu'à la vie glorieuse du Sauveur dont la méditation ne soit pour nous salutaire et avec laquelle notre conduite ne doive s'identifier : « Je vous contemple et adore dans les grandeurs, clartés et délices de la vie glorieuse et bienheureuse, Lui dirons-nous... O vie de mon Jésus, immortelle et impassible, vie entièrement dégagée de toutes les misères et nécessités de la terre... O vie jouissant de toute la plénitude de gloire, de grandeur et de félicité qui est en Dieu. O mon cher Jésus, que de joie pour mon cœur de vous voir vivant d'une telle vie. — Vivant en tous les Anges et tous les Saints, c'est vous qui leur communiquez votre vie glorieuse et immortelle, et adorez, louez, aimez votre Père éternel et vous-même en eux et par eux. — (Vous avez aussi) un désir extrême et infini de m'attirer à vous dans le ciel, afin de vivre en moi parfaitement et d'y établir pleinement le royaume de votre gloire et de votre amour... Votre grand Apôtre m'annonce que je suis avec vous dès maintenant dans le ciel et que j'y suis vivant en vous et avec vous de votre propre vie : *Convivificavit nos in Christo et conresuscitavit et consedere fecit in cœlestibus in Christo Jesu* (Eph., II, 5). De sorte que je suis vivant avec vous dans le ciel, ô mon Jésus; j'y ai part à tout l'amour, la gloire et les louanges que vous y rendez à votre Père, tant par vous-même que par vos Anges et vos Saints... O mon Sauveur, que je vous loue et que je vous aime en la terre d'une vie conforme à la vie que j'ai en vous et en vos Saints dans le ciel ! » (*Œuvres*, I, p. 434-436.)

d) — *Conclusions*. — On reconnaît ici la pure spiritualité de l'Oratoire. Aussi le chapitre d'où c'est extrait se termine par la formule de Condren qui, un peu amplifiée, devint

la délicieuse prière de M. Olier : *O Jesu vivens in Maria.* Voici le commentaire qu'en donne le P. Eudes : « Venez, Seigneur Jésus, venez dedans moi en la plénitude de votre vertu, pour y détruire tout ce qui vous déplaît et pour y opérer tout ce que vous désirez pour votre gloire. Venez en la sainteté de votre Esprit, pour me détacher entièrement de tout ce qui n'est point vous, pour m'unir parfaitement avec vous et pour me conduire saintement en toutes mes actions. Venez en la perfection de vos mystères... Venez en la pureté de vos voies, c'est-à-dire pour accomplir sur moi, à quelque prix que ce soit et sans m'épargner aucunement, tous les desseins de votre pur amour, et pour me conduire dans les droites voies de ce même pur amour, sans permettre que je décline ni à droite ni à gauche, et sans rien donner aux inclinations et sentiments de la nature corrompue et de l'amour-propre. Venez, ô Seigneur Jésus. » (*Ibid.*, p. 440). Ne voilà-t-il pas un excellent modèle de communion spirituelle, d'usage facile : *O Jesu vivens in* Eucharistia, *veni et vive in famulis tuis...*?

A peine est-il besoin de souligner que la dévotion eudistique est extrêmement affective, pleine d'un amour très tendre, toujours prêt à vibrer, pour Notre-Seigneur, le cher, très cher ami de cœur, le très aimable et très bénin Sauveur, dont le Nom est répété à satiété, comme aux Épîtres de saint Paul, et souvent encadré des épithètes les plus familières. Puis, dans son impuissance à l'aimer et l'honorer comme Il mérite, le Bienheureux offre à Jésus tout l'amour et l'honneur qu'Il reçoit en ses divers états de son Père, de l'Esprit-Saint, de la B. V. Marie, des Anges, des Saints et de toutes les bonnes âmes de la terre et du Purgatoire.

Réciproquement, cette piété, concentrée d'abord sur Jésus-Christ, s'étend *ipso facto* aux autres Personnes divines, à tous les élus et à tous les chrétiens. « Celui qui l'ho-

nore et qui l'aime, honore et aime semblablement son Père et son Saint-Esprit; et celui qui le regarde comme son unique objet, regarde ensemblement le Père et le Saint-Esprit » (I, p. 115). Ces augustes Personnes deviennent dans le langage usuel du Bienheureux le Père de Jésus, l'Esprit de Jésus; de même la Sainte Vierge est la T. S. Mère de Jésus, les Saints sont les amis de Jésus, tous les fidèles les membres de Jésus, les uns glorifiés, les autres sanctifiés en Jésus. Aussi, nous ferons toutes nos actions et partagerons les mérites surnaturels, non seulement avec Jésus, mais solidairement avec tous les chrétiens, frères et membres du Premier-né et divin Chef.

Nous-mêmes, quoique le P. Eudes nous impose une abnégation sans limite, nous devenons dignes de nos préoccupations personnelles par notre référence à l'Homme-Dieu. « Regardez votre santé, votre vie, votre corps, comme une chose qui appartient à Jésus et de laquelle vous devez avoir soin, non pour vous, pour Lui. » A plus forte raison, la croissance et la consistance spirituelles doivent être poursuivies surtout pour son amour.

Voilà comment la charité pour Dieu, considéré directement en Jésus-Christ, et la charité pour les hommes, est rigoureusement l'unique et grand précepte chez le P. Eudes, comme dans l'Évangile; et ce ne sont pas là deux vertus distinctes, mais une seule. Saint Thomas enseigne la même chose dans la *Somme* (II^{a} II^{ae}, q. 25, a. 1, c. et ad 2) : « Ratio autem diligendi proximum Deus est... idem specie actus est quo diligitur Deus et quo diligitur proximus... Eodem amore charitatis diligimus omnes proximos. »

Finalement Jésus apparaît comme le Roi de la nature, aussi bien que de l'ordre surnaturel; il est Roi du Ciel, du Purgatoire, de la terre, et même de l'enfer par l'exercice de sa Justice. Partout il est infiniment adorable et aimable.

N'a-t-on pas eu raison de dire que *Le Royaume de Jésus* est le « Manuel de la charité parfaite »? plus accessible au commun des âmes pieuses que les *Discours de l'état et des grandeurs de Jésus* du cardinal Bérulle et que le *Traité de l'amour de Dieu* de saint François de Sales, dont il fusionne les doctrines?

II. — *Le culte du Sacré-Cœur, terme ultime de la Christologie du B^x^ Jean Eudes*

Jean Eudes avait contracté à l'Oratoire l'usage d'honorer tout particulièrement l'Incarnation du Verbe : « Le premier mystère de la vie de Jésus et la plus grande merveille qui ait été jamais opérée de Dieu au ciel et en la terre... Car cette incomparable merveille et cet admirable mystère, qui tient tout le ciel dans un perpétuel ravissement et qui y est adoré continuellement, doit être adoré aussi continuellement en la terre, puisque c'est en la terre et pour les habitants de la terre qu'il a été accompli. » (*Œuvres*, I, p. 487.)

a) Notre Bienheureux ne négligeait pas la piété traditionnelle envers la Passion et le Saint-Sacrement; pour s'en convaincre, il suffirait de lire « les actes d'amour vers Jésus crucifié », qu'il recommande pour tous les soirs en baisant le crucifix, après l'examen de conscience (*Œuvres*, I, p. 406-410), l'Exercice pour la Sainte Messe, ou les avis pour la Communion, spécialement la si touchante « Élévation à Jésus après la Sainte Communion » (*Ibid.*, p. 142). Or, précisément on y voit intervenir la considération du Divin Cœur. C'est une *merveille*, dit-il, « que ce très aimable Cœur de Jésus, sur lequel le disciple bien-aimé a reposé et qui a été transpercé du coup de lance dans la croix, soit maintenant reposant dedans moi et tout proche de mon cœur! »

On lit ailleurs : « O Roi des cœurs... Ah! que bienheureux sont ces cœurs qui ne feront autre chose en toute l'éternité que d'adorer, louer et aimer le très adorable et très aimable Cœur de Jésus (*Ibid.*, p. 397). En assistant à la Messe, nous demanderons, « après avoir adoré Notre-Seigneur Jésus-Christ..., et après l'avoir prié que, comme Il change la nature basse et terrestre du pain et du vin en son corps et en son sang, qu'aussi Il change et transforme la pesanteur, froideur et sécheresse de notre cœur, tout terrestre et aride, en l'ardeur, tendresse et agilité des affections et dispositions saintes et divines de son Cœur divin et céleste » (*Ibid.*, p. 460). Le Bienheureux fait de cette transformation le fruit essentiel de l'Eucharistie (p. 471); et ce serait vraiment la vie et la royauté de Jésus dans les âmes chrétiennes.

En bien d'autres pages de ce premier volume, qui date de 1637, on voit poindre la dévotion à laquelle le Bienheureux vouera la dernière phase de son apostolat. Souvent, il parle du cœur des fidèles, dans lequel il veut implanter Jésus, dont il veut faire « le royaume de son saint amour ». Maintes fois il nous demande que tous les battements de notre cœur soient autant d'actes d'amour envers Notre-Seigneur. — Du cœur chrétien au Divin Cœur la transition était facile, inévitable. Dès lors qu'on fait du cœur humain le siège ou le symbole de l'amour et de toutes les qualités morales, le Cœur humano-divin de Jésus-Christ ne peut pas échapper à la règle commune; au contraire, la relation sera plus étroite chez Lui, en proportion de la perfection corporelle et spirituelle.

A mesure que l'organisme s'élève, observe Claude Bernard, le cœur devient un réactif de plus en plus délicat pour traduire les impressions sensibles. Et puis, en Jésus-Christ les passions sont pleinement soumises aux lumières de l'intelligence et aux directions de la volonté : *Nam prop-*

ter divinam Verbi virtutem, ejus voluntati subjectus erat ordo naturae (S. Thomas, *quaest. disput.* XXVI, 4 ; item in *S. th.* III[a], q. 15, art. 4). Par conséquent, « l'organe corporel de la puissance appétitive » (*Q. disput.* XXVI, 3, etc.) est intimement lié aux facultés supérieures de l'âme du Christ. Il l'est aussi à sa Divinité, parce que l'union hypostatique saisit toutes les parties du corps de Jésus. D'autre part, l'Esprit-Saint, qui règne sur Lui (Luc, IV, 10), conduit en tout son propre esprit : *Manifestum est autem quod anima Christi perfectissime a Spiritu S. movebatur. — Unde Gregorius dicit quod « Spiritus S. humanitatem Christi nunquam deseruit, ex cujus Divinitate procedit. »* (S. Th., III[a], q. 7, art. 5, c. et ad 2.)

Le culte du Saint-Esprit se trouve par là très rapproché de la dévotion envers Notre-Seigneur et envers le Sacré-Cœur spécialement : le P. Eudes appelle cet Esprit-Saint le Cœur divin de Jésus-Christ. Jésus devient, à son tour, le Cœur divin de Marie et de tous les chrétiens. Saint Jean Chrysostome a bien osé écrire : *Cor Christi erat cor Pauli.* Saint Thomas, *In Epist. ad Hebr.*, III, 2, admet que le Christ est aussi bien le cœur que le chef de son corps mystique : *Sicut cor in medio corpus vivificat, ita Christus in medio Ecclesiae.* Dans la *Somme théologique* (III[a], q. 8, a. 1, ad 3), c'est « l'Esprit-Saint qui est comparé au cœur de l'Église, à cause de son influence occulte, tandis que le Christ lui-même est comparable à la tête, en raison de sa nature visible, par laquelle il exerce son rôle parmi les hommes ».

Le P. Eudes avait donc admirablement compris « les merveilleuses ressources d'amour que le Cœur naturel du Christ a reçues de la plénitude de sa charité surnaturelle » et l'ardeur qu'y entretient l'action du Saint-Esprit, l'embrasant de flammes divines ; d'où le culte du Sacré-Cœur s'étend jusqu'à l'amour incréé, éternel et infini de Dieu pour nous. La dévotion eudiste embrasse « tout l'amour

de Jésus, dans l'une et dans l'autre des deux natures, dans tous ses actes et quel que soit l'objet de ses affections (P. Le Doré, *Le Cœur de Jésus, son amour*, p. 136, 161, 166). Avec cette ampleur, le Cœur, symbole du divin amour, est le principe des trois grands mystères chrétiens : Incarnation, Rédemption, Eucharistie. La liturgie romaine a consacré cette attribution pour les deux premiers :

Amor coegit te tuus
Mortale corpus sumere
(Hymne du Sacré-Cœur)

Impetu amoris actus, languidi
Mundi medela factus est.
(Hymne de l'Avent)

Almique membra corporis
Amor sacerdos immolat.
(Hymne des Vêpres du Temps pascal)

Quant à l'Eucharistie, saint Bernard, cité par le P. Eudes (*Œuvres*, III, p. 417) l'appelle : *amor amorum*. Et Léon XIII qualifie son institution : « l'acte suprême de dilection, par lequel notre Rédempteur répandait toutes les richesses de son Cœur, afin de demeurer avec nous jusqu'à la fin des siècles. » (Bref d'institution de l'Archiconfrérie du Cœur eucharist., 10 février 1903.)

Le Bienheureux avait donc raison de chanter que le Divin Cœur est l'Évangile de l'amour, le grand prodige d'amour : *Amoris evangelium, — Amoris miraculum* (Prose du 20 octobre). « C'est le soleil des cieux, dont tous les astres empruntent leur lumière, c'est le grand fleuve qui réjouit la cité de Dieu... C'est aussi le principe de toute vie et de toute sainteté pour l'Église militante. L'homme qui a son cœur créé pour aimer Dieu, et formé sur l'image

de celui de Jésus, ne peut vivre surnaturellement et atteindre sa fin que par son union à ce Cœur Sacré, source de toute grâce et de toute vertu. C'est le riche trésor dans lequel doivent puiser les pécheurs pour payer leurs dettes, les justes pour fortifier leur foi, vivifier leur espérance, embraser leur amour et s'enrichir d'une infinité de grâces qui les élèvent à la plus haute perfection. Communier au Cœur de Jésus par la contemplation, par l'amour, par l'union à ses intentions et dispositions, le faire vivre et régner dans notre cœur et nous transformer en Lui, c'est le festin mystique dans lequel les âmes pieuses éprouvent la sainte ivresse dont parle le Cantique des cantiques. » (Enseignement du P. Eudes, rapporté par son vieil historien, le P. Martine, II, p. 282-283.)

b) — Sans reprendre ici l'analyse de la conception eudiste du culte du Sacré-Cœur, de ses raisons profondes et de ses directives, qu'il suffise d'affirmer qu'elle est en parfaite harmonie avec l'enseignement officiel de l'Église et avec la pensée des théologiens ou des mystiques qui ont préconisé cette dévotion, de sainte Gertrude jusqu'à sainte Marguerite-Marie. Nous avons essayé de le démontrer ailleurs (1). Ici même a paru une bonne étude historique (2), où l'on interprétait exactement le rôle du B[x] Eudes dans l'établissement du culte, trop exclusivement attribué à la voyante de Paray par un préjugé fâcheux. Et puis les lecteurs de cette Revue vraisemblablement connaissent assez la vie de sainte Catherine de Sienne pour savoir qu'en plein moyen-âge il se faisait des échanges symboliques de cœur entre Jésus et les mystiques. En outre, la grande Dominicaine Siennoise recevait du Divin Maître des communications (3) qui préludent, presque autant à celles

(1) *Regnabit*, avril 1923.
(2) *La Vie Spirituelle*, juin 1920.
(3) *Messager du Sacré-Cœur*, février 1923.

qu'entendit la Visitandine du Val-d'Or que les révélations des bénédictines d'Hefta sainte Gertude et sainte Mechtilde. Au milieu du XVII[e] siècle, tous les ordres religieux, comme les pieux séculiers, avaient leurs dévots au Sacré-Cœur; pour ne citer qu'un des Prêcheurs, Ignace del Nente publia en 1643 un opuscule très apprécié : *Seul avec le Sacré-Cœur.*

La nouveauté donc, à cette époque, était d'instituer une liturgie du Divin Cœur, comme le fit, pour la première fois en France, le P. Eudes, suivant les dates que voici : En 1641, il conçut l'idée d'honorer publiquement le T. S. Cœur de Marie; en 1643, il lui dédiait un autel dans l'église de Saint-Sauveur-le-Vicomte (diocèse de Coutances); en 1648, il publiait à Autun la première édition de son Office du Sacré-Cœur de Marie, « qui n'a qu'un même Cœur avec son Fils bien-aimé ». En 1653, il dédiait sous ce vocable la chapelle du Grand Séminaire de Coutances, que les Papes, à cause de cela, nommèrent : *Ecclesia seu capella SS. Cordium Jesu et Mariae.* En 1670, après diverses fluctuations, le Bienheureux scindait définitivement les deux cultes; et, laissant au 8 février la fête avec Octave du Très pur Cœur de la Sainte Vierge, il préparait un Office et une Messe propre pour la solennité et l'octave du Divin Cœur de Jésus-Christ. En 1672, le 20 octobre, on célébra cette fête solennelle, avec l'approbation des évêques (qu'on croyait alors compétents pour en décider), à Coutances, à Rennes, à Caen, etc.

La perfection lyrique et la richesse théologique de la « Messe de feu » et de toute la liturgie eudiste du 20 octobre, sont universellement reconnues par ceux qui ont l'avantage d'en jouir. On aime particulièrement à comparer la Prose *Gaudeamus exultantes, Cordis Jesu personantes Divina præconia,* au *Lauda Sion* de saint Thomas d'Aquin, dont elle s'inspire sûrement. Ecoutez cet

écho : *Sit laus plena, sit immensa, sit perennis, sit accensa ardoribus pectoris !* — Il y a la même poésie et la même ardeur dans le texte définitif de l'office du 8 février, par exemple : *Laetabunda canant pie corda cuncta Cor Mariae.*

Personne n'aurait eu plus de joie que le P. Eudes, — s'il les avait connus, — des prodiges survenus à Paray-le-Monial, en 1775, trois ans après qu'il avait fait chanter dans nos églises normandes : *Gaudeamus omnes in Domino, diem festum celebrantes in honorem Cordis amantissimi Redemptoris nostri Jesu Christi...* (Introït). Rien ne justifie mieux sa mission à lui, son intuition, ou inspiration surnaturelle, que les apparitions du Sacré-Cœur, la volonté manifestée par le Divin Maître de voir s'établir partout une fête du Sacré-Cœur. Que si une nouvelle date, des formalités spéciales étaient indiquées pour la fête qui devait résulter, *beaucoup plus tard,* des visions de sainte Marguerite-Marie, cela n'en réalise que mieux le plan de notre apôtre qui avait prophétisé : il faut que la fête du Divin Cœur rivalise d'éclat avec celle du Saint-Sacrement. Non seulement les fidèles et nos évêques sont en train de combler ce vœu par leur piété expansive; mais l'Église encourage ce culte d'une façon très privilégiée; et le plus spéculatif de nos Papes contemporains, Léon XIII, se vantait d'accomplir le plus grand acte de son pontificat, si fécond, en consacrant le genre humain au Sacré-Cœur!

III. — *La dévotion à la Sainte Vierge, corollaire de la piété envers Notre-Seigneur. — Le culte du S. Cœur de Marie.*

a) — « Les progrès de la théologie mariale sont l'un des grands faits religieux du règne de Louis XIII », affirme M. Goyau. Les maîtres de l'Oratoire, en particulier, professaient la doctrine résumée par Jean Eudes en cette propo-

sition du *Royaume de Jésus* : « Nous ne devons point séparer ce que Dieu a uni si parfaitement : Jésus et Marie » (*Œuvres*, I, p. 337). Toutefois à l'égard de la T. S. Vierge comme de son divin Fils, notre Bienheureux montre encore plus de componction, de tendresse vive, que Bérulle, Condren et Olier. S'il ne peut guère les surpasser en conviction et en zèle pour la Mère de Dieu, il recherche des expressions sensibles, des superlatifs inédits : la Mère admirable, la Mère de belle dilection, Notre-Dame la toute-bonne. « Je cède volontiers à tout le monde, en esprit et en talent, en science et en tout le reste, disait-il ; mais je ne saurais supporter que personne me surpasse en respect, en confiance et en amour envers la Mère de Dieu. — Si je connaissais quelqu'un qui aimât plus que moi cette Mère de belle dilection, fût-il à cent lieues d'ici, j'irais immédiatement le trouver, pour apprendre de lui à l'aimer encore davantage. »

Pour en arriver là, le P. Eudes n'avait pas reçu seulement l'impulsion des Oratoriens, mais celle des Jésuites qui, dès lors, avaient établi dans leurs collèges la Congrégation de la Sainte-Vierge. Jean Eudes s'y était agrégé d'autant plus volontiers que ses parents lui avaient déjà inculqué cette piété mariale, dont ils étaient si pourvus eux-mêmes qu'ils avaient obtenu sa naissance par un vœu à Notre-Dame de Recouvrance. Dès son bas âge l'enfant, plein de gratitude pour cette faveur insigne, se complaisait à l'église, au pied des statues de Notre-Dame ; à 14 ans, il faisait vœu de chasteté en son honneur ; à 18 ans, il lui passait un anneau au doigt, comme à son épouse, et rédigeait un contrat d'alliance avec elle ; plus tard, il lui fit vœu de servitude.

L'étude des mystiques du Moyen-Age contribua largement, en outre, à documenter, éclairer définitivement la dévotion du Bienheureux envers sa céleste Protectrice.

Saint Bernard et saint Bernardin de Sienne, qu'il connaissait si bien, sont dithyrambiques sur ce sujet. Sainte Gertrude et sainte Mechtilde, avec saint Anselme et saint François de Sales, déterminèrent l'orientation de ce culte vers le T. S. Cœur de la Vierge. On trouve de longues citations des deux saintes moniales d'Hefta dans *Le Cœur admirable* (*Œuvres*, VII, p. 374-382 et 395-398). A Gertrude la Grande, en effet, Marie révéla « l'amour dont son cœur, sous l'influence de la charité du Saint-Esprit, déborde pour les âmes ». Une autre fois, lui apparurent les deux Cœurs de Jésus et de Marie reliés par des tubes d'or, qui versaient dans le sein de la Mère l'amour infini de son Fils. Mechtilde de Hackeborn préconise, de son côté, le culte du Cœur immaculé, dont Anselme de Cantorbéry avait vanté déjà « la pure sainteté et la très sainte pureté ». — De l'ordre de Saint-Dominique, le P. Eudes mentionna la vénérable Mère Marie Villani, morte à Naples en 1670, comme particulièrement dévote au Cœur adorable de Jésus et au Cœur très pur de la B. Vierge. (*Œuvres*, VII, p. 403.)

Le saint évêque de Genève, cité immédiatement après (p. 404-409), dut influencer plus encore le P. Eudes. Il avait dédié son *Traité de l'amour de Dieu* à la T. S. Mère dont « le chaste Cœur » fut destiné « à la perfection du saint amour ». Puis il écrit : « Si les premiers chrétiens furent dits n'avoir qu'un cœur et qu'une âme à cause de leur parfaite et mutuelle dilection, ... combien est-il plus véritable que la sacrée Vierge n'avait qu'une âme, qu'un cœur et qu'une vie avec son Fils. » (VII, 13). Notre Bienheureux s'en inspire sûrement au cours d'une méditation de son *Royaume de Jésus* : « O Jésus, fils unique de Dieu, fils unique de Marie, je vous contemple et adore comme vivant et régnant en votre T. S. Mère, et comme celui qui est tout et qui fait tout en elle. — Vous êtes sa vie, son âme, son cœur, son esprit, son trésor. » (*Œuvres*, I, p. 432-

433.) — Le fondateur de Saint-Sulpice a des passages analogues ; il considère Jésus « comme un digne supplément » du Cœur de Marie, « dans lequel il se dilate avec plaisir. Toute la vie de Jésus et tout son amour dans le reste de l'Église... n'est rien en comparaison de ce qu'il est dans le Cœur de Marie. Il y habite en plénitude... Il n'est qu'un cœur, qu'une âme, qu'une vie avec elle. »

En somme, pour tous ces auteurs spirituels, « le Cœur de la Mère du Sauveur est comme un divin miroir dans lequel son Fils bien-aimé a dépeint et représenté d'une manière très excellente toutes les vertus qui règnent dans son divin Cœur. Qui pourrait voir le Cœur de la Reine des Anges, y verrait une image vivante et parfaite de l'amour, de la charité, de l'humilité, de l'obéissance, de la patience, de la pureté, du mépris du monde, de la haine du péché et de toutes les autres vertus du très adorable Cœur de Jésus. » (P. Eudes.)

Cette considération est amplement développée dans *L'enfance admirable* et appuyée par de nombreux témoignages d'écrivains pieux : « La vie toute pure et toute sainte de Marie, déclare S. Ambroise, est un divin miroir dans lequel vous verrez la beauté éclatante de toutes les vertus et un modèle parfait de votre vie et de vos mœurs. » (*Œuvres*, V, p. 282.) — « Il y a cette différence, écrit le Docteur Angélique, entre la B^se^ Vierge et les autres saints, que chaque saint excelle en quelque vertu ; mais la Reine des saints possède toutes les vertus en souverain degré. » (*Ibid.*, V, p. 409.)

Il est vrai qu'en Jésus nous trouvons, de même, la règle de notre conduite. Mais, au dire de S. Anselme, « les vertus de la Mère ont je ne sais quoi de plus doux, de plus humain et de plus conforme à notre faiblesse que les vertus du Fils, parce que la hauteur et l'éclat de celui-ci nous effraie et nous éblouit ; mais la douceur et la suavité de

celle-là nous attire et nous encourage à les imiter ». (*Ibid.*, p. 410.)

b) — La vive piété du P. Eudes pour la sainte Vierge apparaît en tous ses ouvrages, comme elle éclatait, dit-on, en toutes ses prédications et même ses conversations.

Ce qui est le plus saillant toutefois dans les écrits eudistiques, c'est l'unité du culte de Jésus et de Marie, de leurs saints Noms, de leurs Sacrés-Cœurs : « O Jésus, ô Marie, l'amour et les délices du ciel et de la terre!... O Jésus et Marie, que votre saint Nom soit gravé dans tous les cœurs du monde et spécialement dans le mien!... O Jésus et Marie, que je vive de votre vie et que je meure de votre mort!... O Jésus et Marie, que je dépose mon âme dans votre Cœur sacré, tout embrasé d'amour vers toutes les âmes! Il est vrai que, par la rigueur de la justice, j'ai mérité d'être jeté dans le feu éternel de l'enfer; mais je demande que, par les excès de la miséricorde, je sois plongé, absorbé, perdu et consommé dans les feux éternels de cette fournaise d'amour divin, le très saint Cœur de Jésus et de Marie. » (*Ibid.*, p. 267.) Le Bienheureux applique souvent à la T. S. Vierge le verset de saint Jean : « Celui qui demeure en moi et moi en lui, celui-là porte des fruits abondants » (Joan., xv, 5); il honore la vie de Jésus en Marie et la vie de Marie en Jésus, et il les bénit parallèlement : *Benedicta tu inter mulieres et benedictus fructus ventris tui* (Luc. 1, 42). « La perfection et sainteté chrétienne consiste à nous donner et unir sans cesse à Jésus, comme ses membres, à continuer de faire ce qu'Il a fait et de le faire comme Il l'a fait... Et semblablement à faire de même à proportion au regard de la Sainte Vierge, ne séparant jamais la Mère d'avec le Fils. » (*Œuvres*, I, p. 496-497.)

Ceux qui seraient tentés de penser que nos saints ou nos prédicateurs exagèrent le culte marial, feront bien de remarquer que non seulement ce n'est pas aux dépens de

Notre-Seigneur, mais tout à son avantage ; car le P. Eudes, par exemple, écrit, malgré son attrait intense pour la Vierge Marie : « Il nous faut regarder et adorer son Fils en elle et n'y regarder et adorer que Lui. Car c'est ainsi qu'elle veut être honorée. » Et poussant jusqu'à la subtilité, il rédige ce quatrain, plus édifiant que poétique, à propos des statues ou images de la Vierge sans son Jésus :

« Me peindre sans mon Fils, disait l'aimable Mère,
Oh ! c'est bien mal comprendre et mon cœur et ma foi ;
Je ne suis, moi pourtant, que par ce haut mystère
Et je me plaindrais moins qu'on me peignît sans moi. »

Suivant l'ordre providentiel, Marie est moyen par rapport à Jésus ; et l'un et l'autre sont subordonnés à l'auguste Trinité : *Illud quod optimum est, rationem habet finis.* Autrement dit, Dieu nous a donné son Fils par l'entremise de sa Mère, dont Il a fait la nouvelle Ève, mère des vivants. C'est ainsi que le Cœur sans tache et d'une bonté ineffable de cette incomparable créature est devenu le grand lac ou le canal de tous les dons surnaturels, parce qu'il est en communication permanente avec la source infinie du Cœur divin ; il peut donc déverser à pleins bords la grâce en nos propres cœurs. L'unique condition est que nous allions nous-mêmes au Cœur de Jésus par le Cœur de Marie, et qu'à ces deux Cœurs, si harmonieusement liés qu'ils n'en font moralement qu'un, nous unissions les nôtres, pour mieux nous rattacher à Dieu. La dévotion mariale, au lieu d'imposer un détour, constitue la voie normale de la plus authentique religion envers le Verbe incarné et son Père éternel, ou même le Saint-Esprit, dont elle fut l'épouse par excellence. Le P. Eudes a parfaitement compris et appliqué toute cette économie du christianisme dans son culte des Saints Cœurs. Plusieurs fois, du reste, il formule la doctrine que l'Église semble en train d'adopter, qu'elle a

très favorisée en instituant la fête de Marie médiatrice : « Les saints nous assurent qu'il ne descend aucune grâce du ciel en la terre, qui ne passe par ses bénites mains. » (*Œuvres*, VIII, p. 355.) « O trésorière de la T. S. Trinité, qui avez en main tous les trésors de Dieu, pour les distribuer aux pauvres, vous voyez mon extrême pauvreté... Ayez donc compassion de ma misère, suppléez à tous mes manquements, payez toutes mes dettes... C'est de quoi je vous supplie, ô mère de Jésus..., par votre très saint Cœur, qui l'a tant aimé, par toutes les plaies douloureuses dont ce même Cœur a été navré au temps de sa Passion, par toutes les joies qu'il a eues en la terre et qu'il possède dans le ciel. » (Exercice de piété pour les malades ; *Œuvres*, II, p. 263-264.)

Le Bienheureux voyait, en conséquence, dans l'extension de la piété envers Notre-Dame, un grand moyen d'action pastorale. Dans *L'enfance admirable*, il supplie successivement et « très instamment les pasteurs, les prédicateurs, les catéchistes, les confesseurs, tous les ecclésiastiques et religieux, tous les régents de collège, maîtres et maîtresses d'école, les pères et mères, toutes les personnes qui ont des serviteurs et des servantes, — de n'omettre rien pour (leur) imprimer une sincère dévotion à la Sainte Vierge », car ils contribueront par ce moyen au salut de beaucoup d'âmes. (cf. *Œuvres*, V, p. 423, etc.)

c) — Le Bienheureux n'oublie pas cependant que la Mère du Verbe incarné a son excellence propre, qui résulte, comme elle l'a chanté, des merveilles accomplies en elle par le Tout-Puissant, en vertu des mérites de Jésus-Christ, en vue de l'Incarnation et de la Rédemption. Ici encore, en une ligne, le Docteur Angélique a tout dit : « *Beata Virgo, ex hoc quod est mater Dei, habet quamdam dignitatem infinitam* » (*S. th.*, I^a, q. 25, a. 6, ad 4). Elle rehausse de l'éclat de ses vertus la cime de ses privilèges hors pair. Voici

comment le Bienheureux expose « les raisons qui obligent les chrétiens de révérer, — parallèlement aux mystères du Sauveur, — tous les mystères et tous les états de la vie de sa divine Mère :

« 1° Parce qu'il n'y a rien en elle, non pas même dans les petitesses de son enfance, qui ne soit très noble et très saint, et qui ne mérite les honneurs qui sont dus à celle qu'un Dieu a choisie pour être sa Mère.

« 2° D'autant que cette Reine de tous les Saints, ayant été plus remplie de grâce et de sainteté, même dans les premiers moments de sa vie, que les plus grands saints dans les derniers de leurs jours,... et ayant toujours fait toutes ses actions, même les plus basses, selon l'étendue de la grâce qui était en son âme, elle a toujours rendu un très grand honneur à Dieu dans les plus petites choses qui se sont passées en elle...

« 3° Parce qu'elle n'a rien fait, en tous les états de sa vie, que pour coopérer avec son Fils à l'ouvrage de notre salut, ou pour se disposer à cette merveilleuse coopération.

« 4° Parce qu'étant la Mère de grâce et la source, après Dieu, de toutes les bénédictions du christianisme (*Omnia bona venerunt nobis pariter cum illa*; Cf. Sap., VII, 11), tout ce qui est en elle porte grâce et bénédiction pour ceux qui la servent et honorent.

« 5° D'autant que Dieu nous l'ayant donnée pour être notre Reine et notre Mère, outre que nous devons révérer tout ce qui est d'une si grande Reine et d'une si digne Mère, nous sommes en obligation de suivre et d'imiter les exemples de vertu et de sainteté dont tous les états et mystères de sa vie sont remplis. » (L'enfance admirable; *Œuvres*, V, p. 65.)

D'autre part, tout comme le Cœur de Jésus-Christ nous aime infiniment et toujours, le Cœur de Marie est plein d'amour à notre égard dès le premier instant de sa vie;

car Jésus « est vivant dans le Cœur de cette divine Mère », depuis ce moment, et « Il imprime aussi dans son Cœur une participation de l'amour incompréhensible qu'Il a pour nous » ; d'autant plus qu'elle nous porte en ce Cœur maternel, comme membres de son Fils, notre divin Chef (*Ibid.*, p. 404). — Comment ne pas conclure, avec le pieux auteur : « O ma très chère Mère, ô la Reine de mon cœur, priez votre Fils bien-aimé qu'Il me fasse la grâce d'oublier entièrement tout ce qui est en la terre, pour ne plus penser qu'à Lui et à vous, pour n'aimer plus que Lui et que vous, pour ne chercher plus de consolation qu'en Jésus et en Marie, et pour ne plaire qu'à Jésus et à Marie ! » (*Ibid.*, p. 436.)

Il ne faut pas songer à analyser ici trois in-8° des *Œuvres* entièrement consacrés au *Cœur admirable de la T. S. Mère de Dieu*, — sauf le livre, si riche de doctrine, qui traite du Cœur de Notre-Seigneur, — ni les beaux Offices, les hymnes, salutations, prières savoureuses du Bienheureux en l'honneur de sa céleste Patronne. Mais il convient de signaler qu'il glorifiait spécialement, avec le S. Cœur et le S. Nom de Marie, son Immaculée Conception ; les deux chapitres de *L'enfance admirable* qu'il a rédigés pour justifier sa croyance au dogme que Pie IX devait définir deux siècles plus tard, forment une tranche substantielle de théologie positive et scolastique, au milieu de laquelle les Frères Prêcheurs discerneraient sans doute avec intérêt les huit pages curieuses dans lesquelles le Bienheureux donne la « Réponse à ce qu'on allègue de S. Thomas. — Quelle apparence, dit-il, qu'un si saint Docteur se soit opposé au sentiment de son père S. Dominique, qui, selon le témoignage de plusieurs célèbres auteurs, a enseigné et prêché le contraire? » Puis, après discussion des textes, sur lesquels planent encore trop de doutes, il ajoute : « Quoi qu'il en soit, on ne peut pas se persuader, sans faire un tort

notable à la très profonde humilité de ce saint Docteur, que, s'il était maintenant en la terre, il souffrît qu'on préférât sa pensée... au sentiment de l'Église universelle. » (*Œuvres*, V, p. 121-129.)

Cette finale nous montre assez le souci d'orthodoxie du maître ès-sciences sacrées, accueilli (justement, n'est-ce pas?) dans la galerie brillante qui se dessine progressivement en *La Vie Spirituelle*? Si donc il y avait quelque chose de répréhensible dans les écrits de Jean Eudes, c'est lui-même qui nous inviterait à ne pas le retenir. Par contre, si insuffisant que soit cet article pour le fond et la forme, ne laissera-t-il pas soupçonner à plus d'un lecteur quelles précieuses perles de l'ordre spirituel contiennent les ouvrages du Bienheureux missionnaire normand que Pie X a proclamé Père, Docteur et Apôtre du culte public des SS. Cœurs de Jésus et de Marie?

L. Levesque.

TEXTES ANCIENS

La Vie Spirituelle publie une traduction nouvelle d'un opuscule qui fut de tout temps fort apprécié : *Contemplationes docti viri Idiotae* (1). Ces contemplations, dues à Raymond Jourdain, prévôt d'Uzès en 1381, sont très pieuses. A notre connaissance, l'opuscule n'a été traduit qu'une seule fois en français et publié à Paris en 1538 sous le titre : *Contemplations du simple Dévôt, lesquelles traitent de l'amour divin, de la vraie patience, de la mort et de la Vierge Marie.* On sera heureux de méditer les extraits qui suivent :

I

La triple manière d'aimer Dieu

1. O immensité d'amour, très bon Seigneur Jésus-Christ, enseignez-moi comment vous aimer. Ayez pitié de moi et faites que je vous aime avec plaisir, avec prudence, avec courage : avec plaisir, pour ne pas y trouver d'amertume qui m'en détourne; avec prudence, pour n'être pas déçu; avec courage, pour n'être pas vaincu, ni en aucune façon séparé de votre amour, soit par l'éclat du monde, soit par les attraits ou les plaisirs de la chair. Apprenez-moi, Seigneur, vous qui êtes sagesse, à n'être pas trompé par l'esprit de mensonge et d'erreur. Allumez en moi votre lumière, vous qui êtes vérité, pour que je ne me laisse pas décourager par le malheur et les chutes.

(1) *Considérations sur l'amour divin*, traduction avec notes par le P. de Boissieu. Édition de *La Vie Spirituelle*, Saint-Maximin (Var). Franco : 1 fr. 75.

Affermissez-moi, vous qui êtes force, pour que je ne me lasse pas de vous servir.

Que votre charité enflamme mon zèle, que votre science dirige ma connaissance et que votre constance confirme mon bon propos; afin qu'ainsi muni, je sois dans votre amour et fervent, et discret, et inébranlable : que je n'y apporte pas de tiédeur, que je n'y manque pas de discrétion, et que je n'y sois pas timide; mais que je vous aime, mon Dieu, de la pleine et entière affection de mon cœur; que je vous aime avec toute la vigilance et la prudence de ma raison; que je vous aime de toute ma force, au point de ne pas craindre même de mourir pour vous.

2. Donnez, Seigneur, à mon amitié pour vous, un charme et une douceur qui l'emportent sur les trompeuses et pernicieuses douceurs des attraits de la vie charnelle. Soyez vainqueur de cette fausse douceur par la vérité de la vôtre, comme un clou chasse un clou. Soyez pour mon intelligence la lumière qui la guide, soyez l'œil de ma raison; non seulement pour que je me garde des pièges de l'erreur hérétique, et que contre leurs artifices je défende la vérité de la foi, mais aussi pour que j'évite dans mon intimité avec vous une excessive et indiscrète ardeur. Car, Seigneur, vous êtes sagesse, et vous voulez être aimé non seulement avec plaisir, mais aussi sagement; sans quoi très facilement, l'esprit d'erreur se glissera dans mon zèle, si je néglige d'avancer à bon escient. Car je sais, Seigneur, que notre rusé ennemi n'a pas de plus sûr expédient pour enlever votre amour de notre cœur, que d'arriver à nous y faire marcher sans précaution et sans jugement.

3. Seigneur Jésus-Christ, courage, force et appui de ceux qui aiment, que je sois courageux et constant dans votre amour, ne me laissant pas vaincre par la crainte, ni abattre par les travaux. Je vous aimerai, Seigneur, ma force, parce que vous êtes mon soutien et mon asile, mon libérateur,

mon Dieu, mon secours. Amour sans limite à sa grandeur, amour sans mesure à sa sagesse, amour dont la paix surpasse tout sentiment, je vous aimerai non seulement en parole et de bouche, mais en œuvre et en vérité, afin que soutenu ici-bas de votre grâce, à la fin je parvienne, par le don de votre miséricorde, à l'éternelle gloire de ceux qui aiment.

II

Ce que c'est qu'aimer Dieu de tout son cœur

1. Vous aimer de tout cœur, très clément Seigneur Jésus-Christ, immensité d'amour, c'est n'être pas détourné par les caresses du monde, ni séduit par ses ruses, ni vaincu par ses injures; mais vous aimer purement de tout son cœur, au point qu'il n'ait d'inclination à aimer aucune chose plus que vous, et qu'il ne se délecte en quelque objet plus qu'en vous. Celui-là en effet vous aime moins, qui aime avec vous quelque chose qu'il n'aime pas à cause de vous. C'est que vous l'exigez tout entier, vous qui avez fait l'homme tout entier. Vous devez donc, Seigneur, être aimé de tout cœur pour cause et de création et de recréation. Puisqu'en effet vous avez créé l'homme, il se doit à votre amour; et puisque vous l'avez racheté, il se doit à votre amour; et il se doit d'autant plus à votre amour qu'à lui-même, que vous êtes plus grand que lui pour qui vous vous êtes donné.

2. O très bon Seigneur Jésus-Christ, amour immense, brisez, attendrissez mon cœur si dur, afin que, s'il ne peut s'élever à un amour plus haut, au moins il se laisse fléchir à un amour sensible qui soit pur, c'est-à-dire à aimer votre chair bénie, et tout ce que dans la chair vous avait fait et commandé : que j'écoute volontiers le récit de

toutes vos actions, que je les lise avec attention, me les rappelle souvent et les médite avec plaisir; qu'avec dévotion je vous contemple annoncé par les prophètes, puis naissant, allaité par votre mère, puis enseignant, jeûnant, prêchant, faisant des miracles, puis mourant, ressuscitant, montant au Ciel, et venant juger les hommes. Qu'ainsi mon âme soit étreinte de votre amour, pour qu'elle évite les vices charnels, qu'elle en fuie les attraits, qu'elle en arrache les désirs mauvais, et qu'elle se refasse constamment en vous, nourrie de votre doux amour (1).

3. Je sais, Seigneur, que par le moyen de votre amour, la vie charnelle sera rejetée, le monde sera méprisé, et la vie spirituelle sera formée et achevée, de manière à vous reconnaître en tout ce qu'il lui faut connaître et à être affermie par une foi sincère. Que par lui encore ma pureté soit préservée, les embûches du diable évitées, l'exercice des vertus accru; qu'ainsi votre amour soit mon maître, et ne se sépare plus de moi, mais qu'en cette vie il me gouverne, me garde et me fasse vivre de telle sorte qu'avec votre aide et par votre don, il soit pour moi dans votre royaume la vie éternelle.

1. Tout ce paragraphe expose excellemment l'utilité très grande que trouve l'âme pieuse à s'attarder à méditer sur l'humanité du Christ et en particulier sur la Passion : C'est Dieu, c'est l'union à Dieu que cherche la contemplation, mais ce serait une erreur de croire que « la contemplation étant chose entièrement spirituelle, tout objet corporel est capable de l'entraver et de lui faire obstacle... Pour plaire à Dieu, pour recevoir de lui de grandes grâces, il faut, et telle est sa volonté, qu'elles passent par les mains de cette humanité sacrée, en laquelle il a déclaré lui-même prendre ses complaisances ». (Ste Thérèse, *Vie*, ch. xxii). — Et ailleurs (*Château intérieur*, ch. vii) la Sainte dit encore : « Il importe, même aux plus spirituels, de ne pas s'éloigner tellement des objets corporels qu'ils en viennent à redouter la Sainte Humanité ;..... je regarde ce chemin comme dangereux. » — Si pareil conseil est bon pour *les plus spirituels*, à plus forte raison sera-t-il excellent pour ceux dont parle notre auteur, dont le cœur trop dur *ne peut s'élever à un amour plus haut*, celui de la Divinité. Qu'ils n'oublient pas que Jésus-Christ est *la voie* qui y conduit.

III

Qu'est-ce qu'aimer Dieu de toute son ame?

1. Il faut vous aimer, Seigneur Jésus-Christ, plénitude de tout amour, de toute son âme, c'est-à-dire avec fidélité, comme vous nous avez aimés, vous qui avez préféré souffrir la séparation de votre âme et de votre corps plutôt que de voir nos âmes séparées de vous. Car celui qui aime de toute son âme ne craint pas la mort, parce que l'affection est un adoucissant, rien n'étant plus doux ou plus délectable que l'amour. Sans l'amour tout est insipide et amer, tandis qu'avec l'amour toute amertume devient douce, si amère qu'elle soit : les saints Pères des déserts l'ont prouvé, en prenant comme aliments des herbes et des écorces d'arbres, du pain sec et de l'eau fraîche; comme lit, la terre; comme oreiller, une pierre ; comme vêtement, un cilice; et à toutes ces austérités, à cause de votre amour, ils trouvaient goût, délectation et grande douceur.

C'est que tout fardeau et toute difficulté deviennent, avec le vrai amour, de petite ou de nulle importance. Aussi les saints martyrs, dans leur ardent amour, trouvaient de la douceur aux tourments de tous genres, et les supportaient non seulement avec patience, mais même avec gaieté. Car la souffrance n'affaiblit pas l'amour, les tourments n'en ont pas raison ; dans le repos au contraire, l'amour devient plus inquiet; la peine, la tentation peuvent faire relâche, mais l'amour ne sait pas se reposer : son repos, c'est l'inquiétude.

2. Celui que la saveur de cet amour aura enivré, fait avec joie toute bonne œuvre; il souffre, et ne le sent pas; il travaille, et ne se fatigue pas; on se moque de lui, il ne s'en aperçoit pas. L'amour qui vient de l'âme est au-dessus de tous les trésors : l'homme en effet ne connaît pas son

prix, et tout l'or du monde, en comparaison de l'amour, est du sable sans valeur. Sans cet amour, le riche est pauvre ; avec lui, le pauvre est riche : car celui qui aime et chérit Dieu de toute son âme, déjà possède celui qu'il aime, et il ne pourrait pas l'aimer vraiment s'il ne le possédait pas. Votre amour, Seigneur, aucun amour étranger ne peut s'en rendre maître, ni se confondre avec lui, parce qu'il est impossible que le vrai se confonde avec l'apparence, les biens du Ciel avec les biens périssables, les choses de l'esprit avec celles du corps, les cimes avec les bas-fonds.

3. O très clément Seigneur Jésus-Christ, auteur et dispensateur d'un incompréhensible amour, moi pauvre pécheur plein d'iniquité, je ne vous ai pas aimé de toute mon âme ; bien plus, ce qui m'est plus dommageable, dédaignant votre amour et y renonçant, j'ai placé mes affections dans le monde, dans la vanité, dans le péché, dans des choses condamnables ; et ainsi ce misérable attachement me conduira à votre haine éternelle, si votre infinie miséricorde, votre infini amour, ne daigne me secourir. Augmentez donc en moi votre glorieux amour, qui m'attire à vous, me fasse renoncer à aimer ce qui passe, pour que je puisse demeurer éternellement dans votre dilection. — Ainsi soit-il.

IV

Qu'est-ce qu'aimer Dieu de tout son esprit?

1. Très bon Seigneur Jésus-Christ, transport d'amour, nous devons vous aimer de tout notre esprit, c'est-à-dire avec un souvenir fidèle ininterrompu et persévérant, de sorte que toutes les facultés de l'homme, volonté, intelligence, mémoire, et toutes leurs opérations, soient occupées de vous. Si elles se laissent prendre à un autre amour,

celui qui s'occupe ainsi ne vous aime plus de tout son esprit. Car il est écrit : *c'est en tout temps qu'aime celui qui est ami.* Une telle dilection ceint donc l'esprit tout entier comme un lien, une glu, une colle, qui indissolublement vous unit et vous attache l'homme; car l'amour est comme une force mutuelle et une puissance agglutinante qui pousse le plus haut vers le plus bas, et le dernier, c'est-à-dire l'inférieur, vers l'appui du meilleur, qui est au-dessus de lui; ainsi l'âme, attachée à vous par ce lien, vous dira : *Mon bien-aimé est à moi, et moi à lui.*

Si grand est l'amour qui procède de l'esprit tout entier, que l'âme unie à vous par un tel lien de dilection, ne peut être séparée de vous ni par les peines, ni par les tourments, ni par le feu, ni par le fer, ni par aucun autre supplice, à moins que survienne la souillure du péché mortel. Bien plus, Seigneur Jésus-Christ, port de ceux qui aiment, on aurait plus vite fait de couper la main du bras, la tête du cou, et de les arracher, que de séparer de vous de quelque manière que ce soit l'âme unie et jointe à vous par un tel lien d'amour; car un objet collé par la colle la plus forte sera toujours rompu et brisé plus vite que ne le peut être le lien en question.

2. De même en est-il de l'âme, comme on le voit dans les saints martyrs qu'aucun supplice ne pouvait arracher à votre amour, ni en séparer si peu que ce fût : il était plus facile de séparer leur pied du tibia, ou leur tête du cou, qu'eux-mêmes de vous. O dilection, combien puissante est ta chaîne, puisqu'elle a pu lier Dieu! O très pieux Seigneur Jésus-Christ, ouvrier d'amour, c'est cette chaîne qui vous a retenu sur la croix, car toutes les cordes du monde entier eussent été impuissantes à vous y maintenir.

L'amour, très bénin Seigneur, qui procède de l'esprit, est *le triple câble difficile à rompre* : en effet nous devons vous aimer de tout notre cœur, c'est-à-dire de notre intel-

ligence, sans erreur; de toute notre âme, c'est-à-dire de notre volonté, sans opposition; de tout notre esprit et de toute notre force, c'est-à-dire de notre mémoire, sans oubli.

Accordez-moi, très miséricordieux Seigneur Jésus-Christ, tout-puissant dispensateur d'amour, la grâce de vous aimer de tout mon cœur, de toute mon âme et de tout mon esprit, afin que jamais je ne puisse être séparé de vous, mais qu'avec vous éternellement je demeure dans l'amour parfait.

Traduction du P. A. de Boissieu, O. P.

LES IDÉES ET LES ŒUVRES

JOSEPH TIMON-DAVID [1]

Le chanoine Joseph Timon-David est une personnalité restée très populaire à Marseille, où il est né le 23 janvier 1823 et où il a exercé son fructueux ministère de Père de jeunesse, pendant quarante-cinq ans, jusqu'à sa mort arrivée le 10 avril 1891.

Sa parole et ses écrits ont étendu sa renommée bien au-delà de sa ville natale. Beaucoup, qui se sont inspirés de ses exemples et de ses leçons, l'ont déjà en grand estime et vénération. Il est à souhaiter que sa biographie, écrite d'ailleurs en un style excellent et qui met en relief cent anecdotes originales et puissamment suggestives, porte plus loin encore, avec son nom, les fruits de ses vertus et de ses travaux apostoliques.

Dès son plus jeune âge, Joseph Timon-David manifeste les qualités naturelles et surnaturelles qui en ont fait, non seulement un serviteur de Dieu édifiant, mais aussi des plus utiles. Comme les grands hommes et les saints, il a une physionomie peu commune, très personnelle. Délicate, très noble, très pure comme son sang et celui de ses aïeux dont certains poussaient la probité jusqu'à l'héroïsme, elle a cependant des traits à arêtes vives qui dénotent un caractère d'une franchise absolue, d'une droiture rigoureuse. Des convictions ardentes passionnées animent cet esprit élevé et pénétrant, ce cœur aimant et généreux, cette âme sensible et vigoureuse! Enfant, il aime tellement sa mère, une femme accomplie d'ailleurs, à

(1) *Un Père de jeunesse, J. Timon-David,* par le Ch. C. Lecigne. En vente à l'Œuvre Timon-David, 88, boulevard de la Madeleine, Marseille, 8 fr. 50.

qui il doit une première éducation chrétienne des plus intelligentes, qu'il ne peut supporter d'en être séparé un seul moment. Enclin de bonne heure à une piété large, éclairée, celle qu'inspire la magnifique liturgie de l'Église, il la mêle à ses jeux. Avec de petits compagnons qu'il catéchise ou qu'il gagne au besoin par quelques largesses, il organise des processions, célèbre des offices, surtout la messe, et fait même des prédications. « Maman, dit-il un jour, mène-moi où je n'ai pas encore prêché. » Plus tard, au collège de Fribourg où il fait toutes ses études, c'est par son amour de la sainte liturgie qu'il se fait remarquer.

A Saint-Sulpice, où il entre ensuite, il prend immédiatement place à côté du saint Gaston de Ségur. L'on peut, par un croquis humoristique que celui-ci, devenu son intime ami, en a fait, se rendre compte du rôle actif et saillant qu'il avait déjà au milieu de ses confrères et même vis-à-vis de ses directeurs. Il y avait à cette époque à Saint-Sulpice, comme d'ailleurs un peu partout dans les séminaires de France, le parti des ultramontains et le parti gallican. Partis impliquent nécessairement oppositions, discussions. Gaston de Ségur caricature finement et avec esprit ces querelles, courtoises sans doute mais passionnées quand même. Joseph Timon-David y est représenté debout, sévèrement campé près du trône pontifical, une large et longue épée dans la main droite, prêt à se défendre, tandis qu'il presse sous son bras gauche, sur son cœur, le bréviaire romain. Devant lui s'avancent, menaçant dans des poses de hardiesse outrée, autour d'un de leurs directeurs monté sur un vieux cheval de bois fourbu, les tenants des quatre articles. C'est que Joseph Timon-David s'était déclaré nettement pour les pures doctrines romaines qu'il soutiendra plus tard contre toutes les erreurs modernes, et qu'il résume en cette formule : « penser avec le Pape et comme le Pape ».

C'est en 1845, pendant ses dernières vacances, alors qu'il venait de recevoir l'ordre du diaconat, que Dieu, par un événement en apparence fortuit, lui signifia clairement sa vocation de Père de jeunesse, à laquelle il n'avait jamais pensé jusque-là. Prié, par un ecclésiastique parisien, de se renseigner sur les nombreuses œuvres marseillaises, il s'adresse à cet effet à l'abbé J..., qui s'occupe précisément des ouvriers avec autant de zèle que de succès, et qui le conquiert à son apostolat, en lui révé-

lant la misère religieuse et morale de cette immense partie du troupeau de Jésus-Christ. Immédiatement, avec l'autorisation et l'encouragement de son sage directeur, il s'attache à ce prêtre et il se prépare au sacerdoce, en prêchant et en catéchisant les pauvres et les laborieux.

Il avait achevé le cycle de ses études théologiques et il ne rentra au séminaire que pour attendre l'âge requis pour la prêtrise. Au mois de juin 1846, il fut ordonné prêtre, à Marseille, et voici ce qu'il écrit, dans sa retraite préparatoire, qui témoigne de l'héroïque générosité avec laquelle il va se mettre au service des âmes que Dieu lui destine : « Que je n'oublie jamais que je suis l'esclave des pauvres et des petits ; qu'ils ont sur moi tous les droits d'un maître sur son esclave ; que les plus misérables, les plus ingrats, les plus rebutants ont une âme rachetée par Jésus-Christ qu'il faut que je sauve à tout prix. »

Et avant de monter à l'autel où Dieu s'immole, il s'immole lui-même, en prononçant ce qu'il appelle son vœu de servitude. Mais ce néophyte que l'amour des âmes dévore est un clairvoyant. Il pense avec saint Paul qu'il ne suffit pas d'avoir du zèle, qu'il faut se régler sur la sagesse. Après de pénibles et cruels tâtonnements qui mûrissent son expérience, l'abbé Timon-David trouve enfin sa voie. Encouragé par son évêque, aidé du précieux concours des successeurs du saint prêtre que fut M. Allemand, le restaurateur des Œuvres de jeunesse si florissantes à Marseille avant la Révolution, il recommence son œuvre, et l'édifie, cette fois carrément comme lui, sur la seule base inébranlable, le surnaturel. Instruit par les insuccès dont il a été la victime ou le témoin, il s'est enfin convaincu que, sans le lien d'une solide piété, c'est en vain que l'on essaie de fixer la jeunesse dans le bien et de l'attacher à l'Église. Sur le terrain du plaisir le monde est notre maître, dit-il, et il nous battra toujours. Sans doute il n'exclut pas le jeu, il en fait même le second but auquel il tend. Profond psychologue, il reconnaît son impérieuse nécessité pour la jeunesse, mais il le met à sa place, dans de justes bornes, la seconde. Il donne la première au surnaturel et il adopte pour maxime : « Tout pour l'accroissement de la piété. »

Son premier but est donc de former les enfants et les jeunes gens à la piété. La piété, il l'entend d'une foi vive, éclairée, agissante, bien plus que des pratiques de dévotion qui n'en

sont que les apparences. Il ne croit être parvenu à l'inculquer qu'autant qu'il obtient des actes de religion spontanés, impliquant un effort, au besoin exigeant un sacrifice. Aussi tout lui est occasion de susciter ces actes généreux : les offices sacrés, les récréations profanes, la chapelle, la cour. A la chapelle comme à la cour, il veut qu'on agisse de soi-même, qu'on soit acteur, et non spectateur. A ses yeux, l'Œuvre ne va bien qu'autant qu'elle se suffit, qu'autant que ses enfants y remplissent un rôle actif.

Le jeu tout particulièrement lui est un moyen puissant de développer chez tous cette spontanéité et chez les aînés l'esprit même d'apostolat; car les uns font jouer ou jouent par goût ou inclination naturelle, les autres par zèle, par vertu. « La piété, dit le chanoine Timon-David, est comme notre atmosphère; elle se rencontre partout, anime tout, domine tout. » Cette atmosphère n'est pas un air grave, lourd, triste, comme on serait tenté de le penser, mais sain, pur, qui dilate. A son œuvre on joue, et on joue beaucoup, affirment ses biographes. C'est, du matin au soir, un pêle-mêle de jambes qui courent, de bras qui s'agitent, de bouches qui hurlent. Et ce bruit n'effraie pas l'abbé Timon-David. Bien au contraire. « Quand les enfants courent et crient, écrit-il, tout va bien dans la cour; quand je n'entends pas de bruit, je cours vite pour voir ce qui se passe, les enfants me semblent en danger. »

Sans écouter les objections et les critiques, confiant dans la puissance de la grâce, il ne veut être que le serviteur de cette grâce divine qu'il distribue non seulement à la masse, par les moyens communs, la prédication, la prière liturgique, les sacrements, surtout la confession régulière, mais à l'élite qu'il groupe, suivant les degrés de vertu acquis, en diverses associations. Surtout, il soigne une à une les âmes qui lui sont confiées, par la direction spirituelle où il excelle.

C'est vraiment un maître dans l'art des arts, celui de l'éducation. Il suffirait de lire son Traité de la confession des jeunes gens, si apprécié dans plusieurs grands séminaires, pour s'en convaincre. Mais sa biographie le révèle bien davantage. Quelle charité, quelle sollicitude dans ces soupirs qui lui échappent! « Je ne puis me faire à l'idée qu'un seul de mes enfants soit en péché mortel... Il me semble que je ne comprends pas assez l'*Impendar* et le *Superimpendar ipse pro animabus*... O âmes de nos enfants, combien vous coûtez cher! »

TABLE DES MATIÈRES DU TOME VIII

AVRIL-SEPTEMBRE 1923

Les Principes et la Pratique

J.-B. Bord. — La sainte Trinité principe d'unité 243
Dom E. Flicoteaux. — Le triomphe de la croix 593
R. Garrigou-Lagrange. — L'oraison commune. 487
— — Le péché véniel, l'imperfection. . 583
D. Gorce. — La lecture des Saintes Écritures 616
D. Joret. — La beauté de Dieu sur la face du Christ. . . . 147
Dom Maréchaux. — Les moyens du salut 272
Dom J. de Puniet. — Les dispositions pour la louange divine. 503

Les Maîtres et les Modèles

H. Petitot. — Sainte Catherine de Sienne. Sa formation spirituelle. 5
E. Lajeunie. — Sa vie apostolique . . 40
R. Cathala. — Sa doctrine d'après le Dialogue 67
A. de Boissieu. — Ses lettres. 93
M.-V. Bernadot. — Ses oraisons. 123
A. Bernard. — Notes bibliographiques. 141
L. Lavaud. — Saint Thomas d'Aquin. Sa sainteté. 341
H.-D. Noble. — Synthèse de sa doctrine morale. 376
R. Garrigou-Lagrange. — Principes fondamentaux de vie mystique . . 417
Th. Pègues. — La *Somme* manuel de spiritualité 447
P. Synave. — Ses commentaires scripturaires 455
R. Cathala. — Ses opuscules de piété. 470
[illegible]. Augier. — J. Timon-David 686
E. Hugon. — Les auréoles de saint Dominique. 512

J. Gauderon. — Doctrine du B. Eudes sur la présence de Jésus en nous 526
E. Levesque. — La spiritualité du B. Eudes. 642
Dom A. Ménager. — La doctrine de Cassien. 183
H.-D. Noble. — Sœur Marguerite de la Touche 294
A. Saudreau. — La prière chez les moines de l'antiquité . . 288
Sœur M. de la Touche. — Notes intimes 301

Textes Anciens

Max. des Anciens. — Qu'il ne faut juger personne 213
V. Marie de l'Incarnation. — « Que votre royaume vienne ». 555
D. Idiota. — De l'amour de Dieu. 678

Les Idées et les Œuvres

R. Garrigou-Lagrange. — Chronique de théologie mystique. 308
Dom J. de Vathaire. — Chronique de liturgie 219
F. Claverie. — Chronique d'hagiographie 235
*** Au congrès térésien de Madrid 484
L. Lavaud. — Les dérèglements de l'étude 563
Dom P. de Puniet. — L'héroïsme chrétien sur la scène. . . 576